



La série télé **Game of Thrones** de HBO reprend du service! *Page E 6*



Le film **Traquée**, une métaphore de l'inconscient collectif *Page E 12*

CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 AVRIL 2015



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Portées par le poids de la colère, Léane Labrèche-Dor, Ève Landry, Debbie Lynch-White, Alice Pascual et Catherine Trudeau chargent et dénoncent dans ce *J'accuse* inquisiteur.

Chefs d'accusation

Avec *J'accuse*, l'auteure dramatique Annick Lefebvre présente cinq chants pour autant d'alouettes en colère



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Annick Lefebvre, auteure de la pièce *J'accuse*

ALEXANDRE CADIEUX

Leur réquisitoire semble avoir peu à voir avec la colère d'Émile Zola et son brûlot contre l'injustice flagrante dont fut victime Alfred Dreyfus. Pourtant, du *J'accuse*...! de 1898 à ce *J'accuse* de 2015, il y a le poids de la colère, l'impérativité de la prise de parole et le soupçon de mauvaise foi nécessaire pour faire image et rompre avec le consensus. Emportant les mots d'Annick Lefebvre, les comédiennes Léane Labrèche-Dor, Ève Landry, Debbie Lynch-White, Alice Pascual et Catherine Trudeau chargent et dénoncent.

Le tribunal officiera au Théâtre d'Aujourd'hui, sous la juridiction du metteur en scène Sylvain Bélanger. Et les procureures en place ciblent large: des avocates carriéristes aux « penseurs idéalistes de gauche du Devoir », d'« Isabelle Boulay-la-matante-suave » au sempiternel et immuable pot-pourri chansonnier de la Saint-Jean-Baptiste, tout y passe, avec en toile de fond les doutes, les petites lâchetés et les pieux mensonges de tout un chacun.

Cette femme dont chaque monologue évoquerait une facette, serait-ce l'auteure elle-même? suggèrent les signes autoréférentiels plus ou moins subtils saupoudrés ici et là dans le texte. « Ça fait partie du jeu de l'écriture que d'explorer cette frontière entre ce à quoi j'adhère et ce à quoi je n'adhère pas, entre ce que j'accuse pour vrai et des discours qui au contraire m'oppressent, clarifie l'auteure, remarquée en 2013 pour sa pièce *Ce samedi il pleuvait*. Si je m'apprete à porter un jugement sur une fan d'Isabelle Boulay et sur sa manière d'agir, par souci de justice je dois me mettre moi aussi la tête sur le billot. D'où l'idée de dévoiler aussi en douce quelques vérités peu glorieuses sur ma propre vie... »

Sus au consensus

« On sait quand même à qui on parle, à qui on s'adresse, quand on écrit du théâtre au Québec. Ce serait facile de créer un show qui ferait consensus d'un bout à l'autre chez ce public-là, ce qui reviendrait à me déresponsabiliser », enchaîne-t-elle. Lefebvre cite comme exemple le segment mettant en scène « Celle qui agresse », propriétaire d'une

PME, interprétée par Catherine Trudeau et dont on ne saurait qualifier le discours de social-démocrate: « Un point de vue comme le sien, je l'entends dans la rue ou dans mes partys de famille. Dès lors, il a complètement sa place sur une scène, surtout dans un spectacle qui cherche à soulever des enjeux sociaux. Mon travail, c'est de faire comprendre quel est le chemin qui la mène à dire ça, les raisons pour lesquelles certaines pensées invouables surgissent tout à coup, débordent. »

Léane Labrèche-Dor, qui a hérité du rôle plus en douceur de « Celle qui aime », loue le travail de Sylvain Bélanger en ce sens. « Un personnage comme celui de Catherine, ce serait tellement facile d'en faire un pastiche, une matante niaiseuse de comédie qui correspondrait à tous les clichés qu'on a dans nos têtes et dont on pourrait rire. Le vrai défi, c'est de l'incarner dans le corps et dans la voix d'une femme sensée, pour qui on pourrait avoir, malgré tout, de la compassion. Et ça, Sylvain l'a parfaitement compris. »

Incarner avec justesse les paradoxes plutôt que de les balayer du revers de la main demeure, selon les deux créatrices, la meilleure option pour

éviter le prêt-à-penser. « Il revient ensuite à chacun de faire son propre cheminement, son examen de conscience personnel », explique la jeune comédienne que l'on a pu voir dans *Les muses orphelines* chez Duceppe en 2013 ainsi qu'au sein de l'équipe de *SNL Québec*, sur les ondes de Télé-Québec jusqu'à tout récemment.

Parler, même à soi

Les déversements qu'elle a composés sont-ils, selon Annick Lefebvre, des accès au flux de conscience ou de véritables prises de parole? « Elles parlent. Après avoir trop longtemps accumulé, c'a explosé, quitte à dire des choses qui dépassent la pensée. Elles le font par instinct de survie, d'ailleurs. Ce n'est pas un monologue intérieur, ça s'adresse à quelqu'un, même si ce n'est pas toujours précisé à qui. »

Réfléchissant tout haut à son propre personnage, Labrèche-Dor nuance ainsi: « Un monologue intérieur, ça peut aussi être adressé, dans la mesure où tu as un interlocuteur quand tu fais dans ta tête, c'est toi. Je le fais dans la vie, et je ne pense pas que ça fait de moi quelqu'un

VOIR PAGE E 3: ACCUSATION

CULTURE

Si les Dardenne m'étaient contés...

ODILE
TREMBLAY

Un critique de cinéma belge m'avait, en début d'année, évoqué « l'effet Rosetta », une expression si familière dans son cercle que tout commentaire lui semblait superflu. Mais pour une oreille étrangère, des précisions s'imposaient.

Rappelons que Luc et Jean-Pierre Dardenne, illustre fratrie wallonne issue du documentaire, derrière une première fiction remarquable (*La promesse*), avaient remporté en 1999 à Cannes la Palme d'or avec *Rosetta*, chronique sociale d'une chômeuse en lutte pour retrouver sa place au soleil, en plus du prix d'interprétation féminine aux mains de la débutante Emilie Dequenne. Émoi à Bruxelles comme à Seraing, ville natale des cinéastes.

L'honneur avait rejailli sur toute la Belgique, de Bruges à Liège et d'Anvers à Charleroi, Wallons et Flamands flattés, une fois n'est pas coutume, dans le même sens du poil.

Et les habitants du plat pays, fussent-ils irréductibles amateurs des comédies grasses et d'un Hollywood pures cascades, de faire la file pour découvrir la perle. Sauf qu'en salles obscures, le grand public, déconcerté par une œuvre à ses yeux misérabiliste, lente et suintant l'ennui blême, conclut que ce type de films pouvait séduire des sphères d'intellos cinéphiles, mais n'était décidément pas sa tasse de thé.

Lorsque les Dardenne récoltèrent leur seconde Palme d'or

en 2005, pour *L'enfant*, et plusieurs lauriers pour l'un ou l'autre de leurs films à Cannes comme ailleurs, leurs compatriotes crurent en général plus sage de rester au foyer.

Ce qui n'empêcha pas les Dardenne de voir leurs œuvres primées en Belgique par leurs pairs, ni de s'appuyer sur un noyau d'admirateurs au pays, mais sans les recettes au guichet à la maison. Le journaliste reliait la désaffection du public belge à cet « effet Rosetta », Palme qui, au lieu d'avoir réconcilié les spectateurs avec leurs films, les en aurait paradoxalement éloignés.

On peut établir des liens avec nos productions québécoises, souvent primées à l'étranger et boudées à domicile. La poursuite collective du divertissement à tout prix élargit le fossé entre le succès populaire et la consécration cinématographique à l'échelle planétaire. Là comme ailleurs. C'est entendu. On s'en désolé en souhaitant longue vie aux cinéastes qui cassent les moules. Précieux aventuriers des terres peu fréquentées.

Sous leurs films

On gagne à les lire aussi. Rarement carnet de bord ne m'est apparu plus inspirant que celui de Luc Dardenne, *Au dos de nos images II, 2005-2014* (j'avais raté le tome I), récemment publié au Seuil. Sont ajoutés les scénarios du *Gamin au vélo* et de *Deux jours, une nuit*, les plus récents films des frères belges, dont on aura d'abord suivi les tâtonnements créatifs.

Ce petit journal aborde au fil des jours ou des semaines les réflexions, les lectures, les affres, les doutes, l'éthique, la quête de sens posé sur une œuvre commune. Et leur voie



Luc et Jean-Pierre Dardenne, illustre fratrie wallonne issue du documentaire, avaient remporté en 1999 à Cannes la Palme d'or avec *Rosetta*, chronique sociale d'une chômeuse en lutte pour retrouver sa place au soleil.

MICHEL GANGNE ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

cinématographique s'en trouve soudain éclairée.

« L'art est peut-être le geste par lequel la vie se vide de sa force, de sa violence pour atteindre un état heureux et partagé de faiblesse humaine », écrit Luc Dardenne. Il sent qu'à notre époque, l'espoir d'une vie meilleure se réfugie provisoirement dans l'art, écarte cette pensée comme trop facile, mais elle persiste à flotter...

Aux voix belges qui les accusent de tromper le public en lui laissant croire que le cinéma national se résume à leurs portraits de la misère noire, Luc Dardenne répond à juste titre que toutes les tendances peu-

vent coexister en création. « Il n'y a jamais une chose intense qui empêche d'autres choses intenses de se manifester. » Suffit d'imposer d'autres œuvres puissantes, allons donc!

Certaines de ses réflexions pourraient émaner d'un cinéaste québécois: « Comment sortir de notre obsession du père? Elle nous a nourris mais je sens qu'elle va nous ensevelir. »

Lire *Au dos de nos images*, c'est constater à quel point ces deux hommes ne font parfois qu'un seul. A un mois du Festival de Cannes, où une autre fratrie, celle des Coen, présidera le jury de la compétition, ces liens de quasi-gémellité chez certains frères cinéastes paraissent vraiment troublants. Au fil de ces pages, Luc Dardenne parle à peine de sa compagne et constamment de Jean-Pierre, partageant avec lui, semble-t-il, un même espace psychique où nul autre mortel n'a accès. Cette lecture offre pourtant

une clé pour ouvrir leur porte. Allez, on y entre.

Ils ne voyagent pas seuls, les frères Dardenne, souvent en compagnie de grands écrivains: Tchekhov, Proust, Roland Barthes, etc., ici largement cités, ainsi qu'au contact des films de Bergman, de Fritz Lang, d'Hitchcock, de Rossellini, revus et commentés avec passion. Et comment ne pas saluer la féconde démarche créatrice de ceux qui s'abreuvent aux meilleures sources pour raffiner leur style et leur pensée?

Que serait toutefois un regard, fût-il double, sans son poids de doutes? « Nous sommes-nous déjà représenté une fiction, un univers imaginé, sans entrer dans le malheur? se demande Luc Dardenne, en écho angoissé aux propos de leurs détracteurs. Ne sommes-nous pas comme ce comédien vif et drôle dans la vie devenant triste et figé

dès qu'il monte sur scène? »

Allons donc! Si les frères belges laissent à d'autres le soin de tourner des comédies, c'est que leurs quatre yeux sont faits pour voir ailleurs. « Dans la comédie on rit de l'homme qui tombe, pas de l'homme qui se fait mal en tombant. Pas d'identification. De la distance. » Eux cherchent autre chose, plus loin, plus proche, sans cette distance qu'ils souhaitent abolie.

Et laissez-les chercher. Pour mieux nous faire savourer au passage les envolées lyriques de Luc Dardenne: « L'image cinématographique est fille de l'eau [...]. Elle reste couchée, le corps en contact avec son humidité d'origine, un peu dans l'ombre. Fille de la nuit. » Qui dit mieux? Effet *Rosetta* ou pas, leur cinéma appartient à un monde en péril. Leur prose aussi.

otremblay@ledevoir.com

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE
Le Canada en scène. Canada's stage.Robert Lepage • Luc Picard • Evelyne de la Chenelière • Shakespeare • Sophie Desmarais
Joël Pommerat • David Boutin • Ingmar Bergman • Olivier Kemeid • Jean Marc Dalpé
Joël Beaddows • Suzanne Lebeau • Denis Marleau • Estelle Claretton
Catherine Vidal • Denis Bernard • Patrice Desbiens...EXPLOREZ
LA SAISON
2015-2016
DU THÉÂTRE
FRANÇAISLE
THÉÂTRE FRANÇAIS
EMBRASÉ
par Brigitte HAENTJENS

613 947-7000 x620 cna-nac.ca/tf

Photo :: Angelo Barsetti / Design :: Studio T-bone

du 05
au 23
MAI
2015ESPACE
GO

LES DEUX
VOYAGES
DE SUZANNE W.

TEXTE, SCÉNOGRAPHIE
ET MISE EN SCÈNE
MARC
LAINÉ

AVEC
PIERRE-YVES
CARDINAL
MARIE-SOPHIE
FERDANÉ
SYLVIE
LÉONARD
LES MUSIENS DE
MORIARTY

UNE CRÉATION DE
LA BOUTIQUE OBSCURE
ESPACE GO

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 845-4890 ESPACEGO.COM

Conseil des Arts
du Québec

Conseil des Arts
du Canada

Hydro
Québec

transat

PARTENAIRE
DE SAISON

CULTURE › CINÉMA

Jeune révolutionnaire bourgeois recherche identité

Avec *Corbo*, le réalisateur Mathieu Denis sonde les racines de la révolte

MANON DUMAIS

Quatre ans après le radical *Laurentie*, réalisé avec Simon Lavoie, Mathieu Denis revient en force avec *Corbo*, drame historique tourné à hauteur de jeune révolutionnaire.

Né d'une mère québécoise (Marie Brassard) et d'un père italien (Tony Nardi), résidant à Mont-Royal, Jean Corbo (Anthony Therrien) fréquente un collège privé où il fait son cours classique. Avec son frère aîné (Jean-François Pronovost), il discute de l'avenir du Québec. Le 14 juillet 1966, alors qu'il dépose une bombe à l'usine Dominion Textile, il entre tragiquement dans l'histoire. Il n'avait que 16 ans.

Marqué à vif par le récit de ce jeune felquiste que lui avait raconté son père dans sa jeunesse, le cinéaste Mathieu Denis se défend d'avoir voulu faire l'apologie du terrorisme, pas plus qu'il voulait faire de Corbo une figure romantique à la Che Guevara. «*Je voulais parler du monde dans lequel on vit, explique le réalisateur. Dans le cas de cet Italo-Québécois qui cherche à comprendre qui il est, on plonge dans la quête identitaire du Québec d'aujourd'hui.*»

Corbo raconte les derniers mois de la courte existence de ce révolutionnaire issu de la classe bourgeoise alors qu'il s'adapte difficilement à son nouveau collège, essuie les moqueries de ses camarades qui le traitent de «*Wop*» et découvre l'existence d'une cellule felquiste à laquelle appartiennent deux jeunes de son âge issus de la classe ouvrière (Antoine L'Ecuyer et Karelle Tremblay).

«*Je voulais qu'on comprenne l'époque sans que le film dicte au spectateur sa façon de penser, poursuit-il. Il existe une complexité dans ces groupes-là; ce ne sont pas tous des jusqu'aboutistes comme Mathieu [Francis Ducharme].*»

Portant le film sur ses épaules, Anthony Therrien, qu'on a notamment pu voir dans *Le torrent*, magnifique adaptation du récit d'Anne Hébert par Simon Lavoie, a voulu dévoiler l'être humain derrière l'idéaliste. «*C'était un honneur de rendre hommage à la fougue et à la jeunesse de Jean Corbo.*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Après *Laurentie*, le réalisateur Mathieu Denis revisite l'histoire récente du Québec dans *Corbo*, quête identitaire où le jeune comédien Anthony Therrien campe le rôle du jeune felquiste tué par l'explosion de sa propre bombe.

Les uns diront que c'était un fou furieux se battant peine perdue pour des idéologies, les autres diront que c'était un héros se battant pour l'indépendance nationale comme tout Québécois devrait le faire. Sans nécessairement être l'un ou l'autre, Jean est un bel exemple de détermination.»

L'histoire bégaie

Faisant revivre un Québec marqué par de nombreuses grèves et par l'austérité, Mathieu Denis tend pour ainsi dire un miroir du Québec d'aujourd'hui. «*Le destin du Québec demeure toujours en suspens, avance le réalisateur. On a dit non deux fois à l'idée d'être un pays sans mener la*

réflexion pour savoir qui nous sommes vraiment. On se définit beaucoup par la négative: ni Québécois ni Canadien. On n'apprend pas de notre histoire. En fait, on ne s'en souvient pas du tout. Si on ne connaît pas notre histoire, on est condamné à la répéter.»

Si l'histoire se répète, que reste-t-il des Jean Corbo de l'époque? «*Les gens ont peur de s'engager, constate Anthony Therrien. Dans ses idéologies et dans sa détermination, Jean Corbo existe encore dans chaque étudiant qui manifeste dans la rue. J'espère que les gens n'utiliseront pas la violence comme moyen de persuasion. Avec tout ce qui se passe dans le monde, comme*

le récent massacre au Kenya, je crois qu'il y a déjà assez de violence.»

Appartenant à une génération apolitique, Mathieu Denis s'interroge pourtant sur la mollesse de l'engagement de ses concitoyens. Bien qu'il n'idéalise pas les actes du FLQ, force lui est de reconnaître la conviction que les felquistes qu'il a rencontrés au cours de ses recherches avaient de pouvoir changer le monde. «*Ils avaient le sentiment d'avoir prise sur le monde où ils vivaient, et collectivement. Aujourd'hui, on a l'impression qu'on n'a plus prise sur le monde. On est résigné, on se laisse porter. Ce ne peut être que néfaste. Qu'est-ce qui fait*

qu'on a changé à ce point-là?»

Ayant présenté *Corbo* dans différentes villes canadiennes, à des publics hostiles à l'idée de voir un film sur un felquiste, Mathieu Denis a pu constater que les spectateurs changeaient de point de vue après la projection. En cette époque où des jeunes d'ici et d'ailleurs s'engagent dans des groupes fondamentalistes religieux, le cinéaste voit dans cette ouverture d'esprit un début de solution à ce problème grandissant.

«*La question que l'on doit se poser, c'est qu'est-ce qui amène un jeune de 18 ans à adhérer à une idéologie aussi rétrograde, aussi violente? On devrait se poser des questions sur ce monde individualiste et matérialiste*

qu'on leur offre. Je comprends que certains refusent ce monde vain, mais le problème, c'est qu'il n'existe aucune autre option. Il faut essayer de comprendre la manière de penser de ces jeunes-là, de ne pas croire qu'ils ne sont que des têtes brûlées influençables. On a accusé Jean Corbo d'être ainsi, mais mes recherches m'ont prouvé que ce n'était pas que ça. Si l'on ne cherche pas à comprendre pourquoi des jeunes posent certains gestes, l'histoire ne fera que se répéter.»

Collaboratrice
Le Devoir

Corbo prendra l'affiche le 17 avril.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

ACCUSATION

SUIITE DE LA PAGE E 1

de trop débile. Ça revient à penser en mots plutôt qu'en images, à essayer de se comprendre, de se convaincre soi-même...» Selon elle, le monologue de «*Celle qui aime*» constituerait l'amorce d'une déclaration destinée à quelqu'un qui ne l'entendra jamais.

Le temps file, et déjà il faut libérer Annick Lefebvre, très occupée ce printemps. Le soir

de notre rencontre, elle participait au dévoilement de la programmation du Jamais lu, où elle présentera un *Show du non-exil* concocté en duo avec Olivier Sylvestre. Le lendemain, elle s'envolait pour la France afin d'assister aux représentations de *La machine à révolte*, texte pour ados commandé là-bas par deux centres dramatiques nationaux. La protégée d'Olivier Choinière, qui a choisi de partager avec elle l'importante bourse associée au prestigieux prix Siminovitch que

l'auteur de *Félicité* s'est vu accorder en octobre dernier, sera de retour à temps pour le début des audiences publiques, ce mardi soir qui vient, au Théâtre d'Aujourd'hui.

Collaborateur
Le Devoir

J'ACCUSE

Texte d'Annick Lefebvre publié chez Dramaturges éditeurs. Mise en scène: Sylvain Bélanger. Une production du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui présentée du 14 avril au 9 mai.

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI - 5900 RUE ST-DENIS MTL QC H2W2M2 514 282-5900

CTD'A
THEATREAUJOURDUI.QC.CA

J'ACCUSE

DU 14 AVRIL
AU 9 MAI 2015
14 / 15

UNE CRÉATION DU CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

TEXTE DE ANNICK LEFEBVRE

MISE EN SCÈNE DE SYLVAIN BÉLANGER

INTERPRÉTATION: LÉAINE LABRÈCHE-DOR, ÈVE LANDRY, DEBBIE WINGCH-WHITE, ALICE PASCUAL, CATHERINE TRUDEAU

COLLABORATEURS: OLIVIER GAUDER-SAMARD, PIERRE-ÉTIENNE LOGAS, MARC SENEÇAL, ERVANN BERNARD, LARSEN LUMIN, URSULA DEL DRAGO, SYLVIE HOLLAND PROVOST, SIMON GLOTTIER

PARTENAIRES DE SAISON

BMO Groupe financier

Hydro Québec

LE DEVOIR

CONSEIL DES ARTS DE QUÉBEC

CONSEIL DES ARTS DU CANADA

Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CULTURE › THÉÂTRE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Dans cette scène tirée du *Travesties* monté par Jacob Tierney, figurent les personnages de Gwendolen (Anne Cassar), d'Henry Carr (Greg Ellwand) et de James Joyce (Jon Lachlan Stewart).

Du théâtre pétillant comme du champagne

Jacob Tierney pose la caméra pour s'attaquer à un classique de Stoppard

JÉRÔME DELGADO

Affable, énergique, moulin à paroles, y compris dans un français qu'il maîtrise tout de même assez bien, Jacob Tierney n'a visiblement peur de rien. À 35 ans, acteur accompli et cinéaste attendu, il pourra désormais se présenter comme homme de théâtre.

Invité par le Centre Segal, Tierney s'est attaqué, pour sa première mise en scène avec des personnages en chair et en os, à un monument de la dramaturgie anglo-saxonne, *Travesties (Parodies)*, de Tom Stoppard.

Un peu effrayé par ce baptême? Du tout, dit celui qui a accepté avec grand plaisir l'invitation de Lisa Rubin, la directrice artistique du Segal.

«*Travesties, je ne connaissais pas. Un peu, mais pas bien. C'est une redécouverte.*

Mais dès qu'on m'a dit Stoppard, je ne pouvais pas dire non. N'importe quoi, n'importe quel Stoppard. Quand j'ai su que c'était Travesties, j'ai dit oui, évidemment. Un gros oui», confie Tierney.

Primée d'un Tony Award en 1976, *Travesties* est une comédie phare de la postmodernité littéraire. Audacieux, l'auteur recycle des personnages réels et s'approprie *The Importance of Being Earnest (L'importance d'être constant)*, d'Oscar Wilde, pièce créée à Londres en 1895.

Né en 1937 dans la défunte Tchécoslovaquie, Tom Stoppard est un auteur britannique réputé et souvent honoré, y compris aux Oscar pour le scénario de *Shakespeare in Love*, en 1999. Jacob Tierney ne tarit pas d'éloges à son égard. Il faut dire que l'écriture de Stoppard sied bien à son pro-

pre style verbomoteur.

«*Stoppard écrit à un niveau... Il n'a pas d'egal, je dirais. Sa langue est extraordinaire, son sens de l'humour, bouleversant. Et ses ambitions sont énormes. Il s'intéresse à l'histoire, à l'art, à la littérature, toutes des choses qui m'intéressent. Mais avant tout, il aime la comédie. La même chose pour moi. J'adore faire rire, j'adore rire. C'est comme travailler avec du champagne.*»

Six ans après le beau succès de *The Trotsky*, qui l'a révélé comme un cinéaste vif et punché, et deux semaines avant la sortie de son quatrième long métrage, *Preggoland*, Jacob Tierney saute donc dans l'arène du spectacle vivant, sans caméras, sans reprises, devant public. Son expérience d'acteur l'aide dans cette transition, certes, mais il assure être demeuré le même. Il ne par contre l'idée qu'il travaillerait pour les planches comme il le fait pour l'écran.

«*Je fais du théâtre, je ne cou-*

perais pas ça en 80 scènes. Ce sont deux scènes. C'est comme ça que ça marche. Un long plan-séquence? Non, je ne veux pas faire L'Arche russe [le film à un seul plan d'Alexander Sokourov]. Ça ne m'intéresse pas», dit-il, avant d'admettre que les déplacements latéraux du décor correspondent à des mouvements de caméra.

Autrement, signale le fils du producteur Kevin Tierney, les défis sont identiques. Raconter une histoire, faire vibrer la langue, assumer les anachronismes (comme dans *The Trotsky*), jongler avec des personnages réels.

Dada, Joyce, Lénine et cie

Dans *Travesties*, le personnage central, un consul britannique vieillissant, réunit, à travers ses souvenirs (et son imaginaire), James Joyce, Tristan Tzara et Lénine, à une époque pleine de bouleversements.

Le gros de la pièce se déroule en 1917, dans un salon dominé par une impression-

nante bibliothèque. Avec ironie et absurdité, Stoppard fait du mensonge son thème principal. Le consul se donne le beau rôle.

Tout ça à travers un flux de paroles, avec des échanges en russe, en français, en italien, en allemand, en espagnol. Paroles qu'il faudra boire, comme du champagne.

«*Les personnages n'arrêtent pas de boire, note Tierney. En fait, ça parle, ça boit, ça chante. On a un strip-tease, on a de la poésie, on a tout. C'est un vaudeville. Ce que j'adore de cette pièce, c'est que c'est toute une farce.*»

Et c'est audacieux à l'image d'un passage où quatre personnages récitent un *limerick* de quatre pages. Propre à la littérature anglo-saxonne, un *limerick* est un poème humoristique, souvent grivois et toujours très scabreux.

Pour bien saisir tous ces mots, le metteur en scène avertit le public francophone: il faut bien maîtriser la langue de Stoppard — et de Shakespeare, de Joyce, de Wilde, de Robbie Burns, de Gilbert et Sullivan, tous cités dans la pièce.

«*Honnêtement, dit-il, avec Stoppard, il faut comprendre la langue. It's so serious. Je connais des anglophones très*

intelligents qui [fuient]. Moi, j'adore.»

C'est Greg Ellwand, l'acteur qui incarne Henry Carr, le personnage du consul, qui a eu le plus de travail. Il parle tout le temps, à ce qu'il paraît. Ceux qui personnifient Lénine et sa femme, Daniel Lillford et Ellen David, auront eu à mémoriser du russe, phonétiquement. «*Comme Dimitri [Marine, à la conception sonore] est russe, il a pu les aider*», précise encore Tierney.

Jacob Tierney n'a aucune idée du jour où il reviendra à la mise en scène au théâtre. Mais il sait qu'il en a eu la piqure.

«*Je suis tellement content d'avoir eu cette occasion. Même si les gens n'aiment pas, au moins j'aurai essayé. J'ai fait quelque chose qui m'a plu, qui a plu aux comédiens. On s'amuse, on rit beaucoup, on discute sur le texte. Il n'y a rien que je n'aime pas.*»

D'autant plus si ça venait avec du champagne.

Collaborateur
Le Devoir

TRAVESTIES

Texte: Tom Stoppard
Mise en scène: Jacob Tierney
Au Centre Segal des arts de la scène, du 12 avril au 3 mai

4 SOUS
TOUT CE QUI N'EST PAS SEC

Une création du Théâtre de Quat'Sous et du Théâtre SDF (Sans Domicile Fixe)
JUSQU'AU 12 AVRIL 2015

Texte Simon Lacroix
Mise en scène Charles Dauphinais

DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS
11 avril 16 h + 12 avril 15 h

MON VOYAGE EN AMÉRIQUE
Avec Kim Yaroshevskaya
23 avril 19h30

Kim Yaroshevskaya nous raconte sa venue en Amérique et quelques autres histoires liées à sa riche carrière de comédienne. Une rencontre intime qui vous fera battre le cœur.

COMPLET

le NTE présente

Ludi magni
Du 21 avril au 9 mai 2015

Texte: BENOÎT DROUIN-GERMAIN
Mise en scène: DANIEL BRIÈRE et BENOÎT DROUIN-GERMAIN
Avec SONIA CORDEAU, MARIE-PIER LABRECQUE, CHRISTOPHE PAYEUR, MATHIEU QUESNEL

UNE PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL

Vidéos des candidats sur ludimagni.ca
Événement web en direct le mardi 14 avril à 20h!
514 521-4191 - 1945, rue Fullum

ESPACE LIBRE

SAISON 2014-2015

USAGES

DU 14 AVRIL AU 2 MAI 2015
DU 14 AVRIL AU 1^{er} MAI À 20H ET LE 2 MAI À 15H

PRODUCTION LES BRUTES DE DÉCOUVERTE TEXTE ET MISE EN SCÈNE AMÉLIE BERGERON INTERPRÉTATION MONIKA PILON, SIMON LEPAGE, MARC-AUDER GOSSELIN ÉQUIPES DE CRÉATION MATHIEU G. BERNARD, ANTOINE BÉDARD, CAROL ANN CHARETTE

870, avenue De Salaberry • premieracte.ca • 418.694.9656
LEPONTDEVENTE.COM

CULTURE › DANSE

EIFMAN BALLET THÉÂTRE

Anna Karénine revue par le Béjart des ballets russes

Venu à Montréal une première fois en 2005 avec *La Gisèle rouge*, l'Eifman Ballet Théâtre de Saint-Petersbourg est à nouveau invité par les Grands Ballets canadiens. La troupe connue pour avoir renouvelé le ballet russe livre cette fois *Anna Karenina*, inspiré du célèbre roman de Tolstoï.

FRÉDÉRIQUE DOYON

« J'essaie de danser au plus près du roman, confiait au *Devoir*, dans un échange de courriels, la danseuse principale Maria Abashova, qui incarnait son premier grand rôle pour la troupe lors de la création du ballet en 2005. *Anna Karénine est mon œuvre préférée. L'image d'Anna m'est incroyablement proche. En tant que femme, je comprends parfaitement le dilemme de cette héroïne.* »

Boris Eifman est un des chorégraphes les plus populaires de la Russie. Depuis la fondation de sa troupe en 1977 (d'abord sous le nom de Leningrad New Ballet), il a développé un style bien à lui, forme de néoclassicisme expressionniste rompant volontairement avec l'académisme du ballet russe. Sa danse se libère de certains codes pour se consacrer totalement à l'émotion des personnages de ses ballets narratifs. Il adore revisiter des œuvres littéraires pour en tirer des psychodrames intenses. Avant *Anna Karenina*, il l'a fait notamment pour *Thérèse Raquin* (Zola), *Eugène Onéguine* (Pouchkine), *La mouette* (Tchekhov) et *Up and Down*, qui s'inspire des personnages du roman *Tendre est la nuit* de Francis Fitzgerald.

Après Gisèle, la passion d'Anna

Créé en 2005, *Anna Karenina* se concentre sur le triangle amoureux du feuilleton publié vers 1877, puis devenu roman. Anna est déchirée entre son époux Karénine et son amant Vronsky, qu'elle finira par choisir envers et contre toutes les conventions, ce qui ne l'empêchera pas de se suicider. L'œuvre met en scène « la catastrophe engendrée par une personnalité totalement soumise à une attraction sensuelle et pathologique qui rejette toute norme morale », selon les propos du chorégraphe, rapportés dans le programme du spectacle. N'attendez donc pas le récit d'une femme en quête de liberté, défiant les codes de

la noblesse russe à la fin du XIX^e siècle. Car Boris Eifman exclut ici tout enjeu politique ou social de la tragédie. « *Anna est dans une situation de choix moral entre le devoir d'une mère et le plaisir charnel, entre la raison et l'émotion.* »

Celui qui a longtemps pourfendu la rigidité soviétique jouit depuis 18 ans d'un total soutien de l'Etat et de sa ville, Saint-Petersbourg. C'est avec *La Gisèle rouge* en 1997 qu'il gagne finalement une reconnaissance en son propre pays: le Théâtre du Bolchoï lui ouvre alors ses portes et lui consacre une rétrospective de ses ballets en 2001. Il devient aussi un abonné des tournées américaines à cette période.

Présentée à Montréal en 2005, *La Gisèle rouge* racontait la descente aux enfers d'une étoile russe, Olga Spessivtseva, en croisant le récit de son amour fatal, parce qu'inassouvi, à celui de l'héroïne de *Gisèle*, archétype du ballet romantique. Je me rappelle la précision technique de la troupe et la rare intensité du ballet dont le déploiement éblouissant à la Broadway finissait toutefois par lasser.

Si on classe souvent Boris Eifman parmi les Maurice Béjart et Roland Petit de l'histoire de la danse au XX^e siècle, reconnaissant sa verve gestuelle, son style flamboyant et son utilisation dynamique de l'espace, plusieurs soulignent aussi son essouffement créatif. Le Ballet Eifman vise moins la danse que l'expérience scénique, soulignait un critique londonien en 2012. Or le chorégraphe se fait un devoir de créer annuellement une nouvelle œuvre à dimension psychologique, car il estime que l'art du ballet narratif est en train de se perdre en Russie. « *C'est le prix à payer pour s'être incessamment voué à l'abstraction chorégraphique.* »

Collaboratrice
Le Devoir

ANNA KARENINA
De l'Eifman Ballet Théâtre, à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts du 15 au 18 avril.



PHOTOS G. GALINDO

« Anna est dans une situation de choix moral entre le devoir d'une mère et le plaisir charnel, entre la raison et l'émotion », estime le chorégraphe Boris Eifman.



Le spectacle *Anna Karenina* a été créé en 2005.

Leçon de maître bis

Danse à la carte, qui offre des cours de haut calibre aux danseurs professionnels d'ici, a officiellement vu le jour la semaine dernière, quoique officieusement active depuis un

an. Piloté par l'ex-soliste des Grands Ballets canadiens Lisa Davies, l'organisme vient bonifier l'offre plutôt pauvre de leçons de maître à Montréal, pourtant réputée comme capi-

tales de danse. Le pari est gagné puisque plus de 3000 participants ont pris part à l'une des 250 leçons et à la dizaine d'ateliers. Lisa Davies a également pris la tête de TransFor-

mation Danse, stage intensif de danse contemporaine fondé par David Presseault et Catherine Viau et tenu annuellement pendant le Festival TransAmériques et l'OFFfta depuis 2007.

F T A



FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES
21 MAI AU 04 JUIN

ALAIN PLATEL
GAND
TAUBERBACH
Le fracassant retour à Montréal
des ballets C de la B
29 + 30 + 31 MAI + 1 JUIN
MONUMENT-NATIONAL

TIAGO RODRIGUES
LISBONNE

BY HEART
La preuve éclatante du pouvoir
de l'art contre l'amnésie collective
29 + 30 + 31 MAI
PDA - CINQUIÈME SALLE
En français

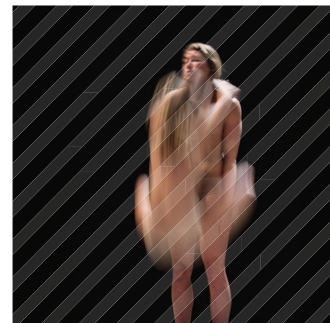


ARKADI ZAIDES
TEL AVIV

ARCHIVE

Un acte politique et de courage
qui nous transperce

24 + 25 + 26 MAI
PDA - CINQUIÈME SALLE



DANIEL LÉVEILLÉ
MONTREAL

SOLITUDES DUO

Une œuvre romantique, sensuelle
et étonnamment drôle

26 + 27 + 28 MAI
AGORA DE LA DANSE

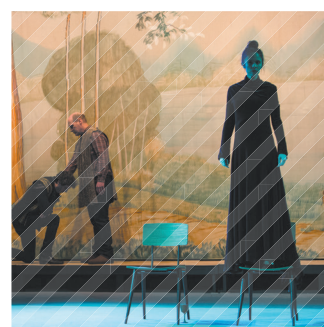


BENOÎT LACHAMBRE
+ FABRICE
RAMALINGOM
MONTREAL + MONTPELLIER

HYPERTERRESTRES

Un duo charnel de deux
chorégraphes consacrés

28 + 29 + 30 MAI
USINE C



RICHARD MAXWELL
NEW YORK

ISOLDE

Un humour d'avant-garde
raffiné et décalé

2 + 3 + 4 JUIN
MAISON THÉÂTRE

DANSE + THÉÂTRE

+ UN PUISSANT BATAILLON D'ARTISTES AU #FTA2015 EUN-ME AHN + NINI BÉLANGER + SOPHIE CADIEUX + JENNIFER CASTLE + OLIVIER CHOINIÈRE + GUILLAUME CORBEIL + ÈVE-CHEMS DE BROUWER + DANIEL FISH + STÉPHANE GLADYSZEWski + MIGUEL GUTIERREZ + AME HENDERSON + ANGELA KONRAD + EVELYNE DE LA CHENELIÈRE + CHRISTIAN LAPOINTE + JEAN-SÉBASTIEN LOURDAIS + MARLENE MONTEIRO FREITAS + MANUEL ROQUE + NADIA ROSS + FRANÇOIS TANGUY + MICHAEL THALHEIMER + DRIES VERHOEVEN

FORFAITS DE 4, 8 ET 12 SPECTACLES
ET BILLETS EN VENTE

514-844-3822
1-866-984-3822
fta.qc.ca

LA
VITRINE
.COM

CULTURE › TÉLÉVISION



PHOTOS HBO

L'épopée sangnolente de *Game of Thrones* multiplie éviscérations et massacres avec plus de 456 morts recensés en quatre saisons au petit écran.

Décrypter les règles du jeu des trônes

Comment et où se tourne *Game of Thrones*, série la plus populaire du monde

STÉPHANE BAILLARGEON

Encore plus d'éviscérations. Toujours plus de massacres. Comme un tableau vivant de Jérôme Bosch. Ou un croisement entre *Le seigneur des anneaux* et *Les Soprano*, ou entre *Dynastie* et Shakespeare. Des rois et des reines à profusion, trois dragons, un nain et un tas de prétendants au trône de fer plus roués que Richard III. La série mondiale de la décennie reprend du service ce dimanche pour une cinquième saison. Voici quelques pistes — huit en tout, autant que les saisons prévues — pour s'y retrouver ou s'y préparer.

Un livre. La série télé de HBO, diffusée depuis 2011, est une adaptation des romans de George R. R. Martin publiés depuis 1996. L'histoire se situe dans un Moyen Âge irréel sur des continents fictifs où sept maisons se disputent le Trône de fer (c'est le titre de l'adaptation française diffusée ici par Super Ecran et AddikTV). Avec la cinquième saison, la production rattrape le dernier volume publié. Cette manne sera épuisée avant la fin de la prochaine saison, alors que le plan de tournage en prévoit huit. Les producteurs ont annoncé qu'ils travailleraient ensuite à partir de canevas fournis par le romancier, qui devancera ainsi à l'écran sa vision littéraire prévue s'étendre sur sept volumes. Bref, la série va bientôt « spoiler » les livres.

Des encyclopédies. L'univers imaginé par le romancier et les scénaristes David Benioff et D. B. Weiss est tellement riche et complexe qu'il a engendré des encyclopédies complètes, des wikis, en plusieurs langues, dont l'allemand, le turc et le néerlandais. Celle en français, baptisée *La garde de nuit*, comporte déjà plus de 6340 articles proposant des portraits des personnages, des royaumes et des sociétés en lutte, de leur climatologie comme de leurs armes.

Un documentaire. Comment se fabrique une série capable de susciter les passions mondiales?



Avec beaucoup, beaucoup de moyens, évidemment. Ils sont mis en évidence dans le documentaire *A Day in the Life*, disponible en ligne sur le site du diffuseur HBO. On y suit le tournage de la cinquième saison pendant 240 jours (et plusieurs nuits) sur quelque 150 plateaux répartis dans cinq pays. Les équipes emploient plus de 1000 techniciens, 166 acteurs principaux et environ 5000 figurants. Quand la compagnie de production a fait un appel pour trouver 600 figurants pour des scènes tournées en Andalousie pour la cinquième saison, elle a reçu 86 000 candidatures. hbo.com/canada

Des retombées. La série s'ancre dans la ville croate de Dubrovnik, en Irlande du Nord, en Islande, à Malte et maintenant en Espagne, où le palais de l'Alhambra de Grenade, la plus majestueuse acropole médiévale, a été fermé aux touristes pour quelques jours. Le désagrément sera largement compensé par les hordes de nouveaux visiteurs qui viendront à la rencontre des lieux phares de la série. Le maire de Dubrovnik, transformée en King's Landing, a indiqué que la moitié des 10% de croissance

annuelle du chiffre d'affaires du secteur touristique était attribuable aux fans en pèlerinage.

Une synthèse. Quatre saisons du *Trône de fer* en quatre minutes: c'est le défi relevé haut la main par le site du journal *Le Monde*, en français ou en anglais, s'il vous plaît, la synthèse ayant tout pour faire le tour du monde, comme la production télé elle-même. Le tour de force utilise des cartes et des explications en voix hors champ, mais pas d'extraits de la série qui auraient alourdi et allongé la proposition. Le résultat serré fait comprendre les forces en présence, les enjeux et les principaux rebondissements de cette course sanglante au pouvoir suprême. lemonde.fr/pixels

Des morts. Un slogan célèbre de la série annonce « *Valar Morghulis* » en haut valérien, langue imaginée de ce monde inventé. Ce qui veut dire: tous les hommes doivent mourir. Il en meurt effectivement beaucoup, le meurtre, y compris et surtout de personnages centraux, fournissant une très riche matière à surprises à cette complexe machine narrative. Il y en a donc beaucoup, mais combien? *The Washington Post* a recensé tous les morts des premières saisons pour arriver à un grand total de 456. La quatrième saison s'avère la plus létale avec 182 meurtres. Les fans savent que les noces peuvent être sanglantes. Les plus importantes disparitions pour l'intrigue ont droit à un rappel détaillé du moyen employé pour le trépas (le feu, l'épée, un animal, les mains nues, etc.). La classification cartographique et classifie aussi les lieux les plus mortels, King's Landing remportant la triste palme avec 117 exécutions. En prime, un blogue du très sérieux journal propose une liste des dix morts les plus spectaculaires (ou choquantes) jusqu'ici. washingtonpost.com/graphics/entertainment

Des nus. La série est souvent accusée de racolage par le sexe, avec une forte propension à déshabiller les belles jeunes femmes qui défendent par ailleurs des rôles puissants dans un

univers macho et patriarcal. La critique Sam Moore de Yahoo TV a carrément parlé d'une série sexiste « *malgré des personnages forts comme ceux de Cersei, Daenerys et Arya* ». L'écrivaine britannique Danielle Henderson trouve la production infréquentable, surtout depuis la scène de viol de la dernière saison. Le prince Jaime Lannister violait sa sœur la reine régente Cersei devant le corps de leur enfant mort (vous avez bien lu). Les créateurs ont été obligés de défendre leur choix. « *C'est une série télé avec un scénario qui parle de deux personnes qui ont une relation dysfonctionnelle. Ce n'est pas sain* », a expliqué le comédien danois Nikolaj Coster-Waldau, qui interprète Jaime Lannister.

Des philosophies. Est-ce seulement une série réactionnaire? Il y a beaucoup de marginaux dans cette production. Le personnage central est un nain, Tyrion Lannister, magnifiquement joué par Peter Dinklage. On y croise aussi l'eunuque Varys et l'aveugle Targaryen, mais aussi un colosse niais (Hodor) et une androgyne soldate (Brienne). La philosophe Sandra Laugier, fan de la production, y voit une fiction « *transgénérationnelle, transgenre et grand public* » aux indéniables qualités pédagogiques. Un autre philosophe, Thibault de Saint-Maurice, y observe un monde sartrien où chacun peut se réinventer en niant sa condition originelle. Pablo Iglesias, leader espagnol du mouvement Podemos, a consacré un essai aux leçons politiques de *Juego de tronos* intitulé *Ganar o morir* (Gagner ou mourir). *The Guardian* a même proposé une étonnante perspective marxiste sur ce monde fantaisiste qui concentrerait la crise du féodalisme avant la poussée du capitalisme, avec en toile de fond une féroce lutte des classes. Dans ce cas, la maison Lannister serait menacée parce qu'elle est très endettée après avoir épuisé les ressources de ses mines d'or. Selon ce modèle, le pouvoir des marchands ne pourra que s'affermir. Le problème, c'est qu'on ne les voit pas dans le portrait général brossé jusqu'ici...

Le Devoir

DANSE DANSE

CRÉATEUR DU MOUVEMENT

2015.2016

ABONNEMENTS DISPONIBLES DÈS AUJOURD'HUI

4 SPECTACLES À PARTIR DE 118 \$

BALLET NATIONAL DU CANADA
William Forsythe, Marco Goecke, Wayne McGregor

PPS DANSE
Jeff Hall + Pierre-Paul Savoie

HOFESH SHECHTER COMPANY
Hofesh Shechter

JOSÉ NAVAS / COMPAGNIE FLAK
José Navas

BJM - LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL
Itzik Galili, Andonis Foniadakis, Rodrigo Pederneiras

DADA MASILO
DANCE FACTORY JOHANNESBURG
Dada Masilo

LA OTRA ORILLA
Myriam Allard + Hedi Graja

COMPAGNIE MARIE CHOUINARD
Marie Chouinard

SÃO PAULO COMPANHIA DE DANÇA
Édouard Lock, Jomar Mesquita, Nacho Duato

LE CARRÉ DES LOMBES / OSM
Danièle Desnoyers

CGI

DANSEDANSE.CA

placedesarts.com

LES TROIS MOUSQUETAIRES
 D'APRÈS L'ŒUVRE DE ALEXANDRE DUMAS
 TEXTE PIERRE YVES LEMIEUX
 MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT

MOBY DICK
 D'APRÈS L'ŒUVRE DE HERMAN MELVILLE
 MISE EN SCÈNE DOMINIC CHAMPAGNE
 TEXTE BRYAN PERRO + DOMINIC CHAMPAGNE



Hydro Québec
 GRAND PARTENAIRE

LA TOSSE
 D'APRÈS L'ŒUVRE DE ALBERT CAMUS
 CRÉATION MICHEL MARC BOUCHARD
 MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT

PELLÉAS ET MÉLISANDE
 DE MAURICE MAETERLINCK
 MISE EN SCÈNE CHRISTIAN LAPOINTE

EN ATTENDANT GODOT
 DE SAMUEL BECKETT
 MISE EN SCÈNE FRANÇOIS GIRARD

887
 TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION ROBERT LEPAGE

ABONNEZ-VOUS
 TNM.QC.CA

15 46

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

ICI RADIO-CANADA

CULTURE › MUSIQUE

La diversité culturelle dans toutes ses gammes

Blues universel, world jazz, afro-électro, chansons du monde et flamenco à découvrir

YVES BERNARD

Au Québec, les artistes de la diversité culturelle créent environ un disque par semaine. Certains profitent d'une structure organisée, alors que d'autres, faute de moyens, décalent les lancements de leur album ou s'en remettent davantage aux réseaux sociaux pour assurer leur promotion. En voici sept qui méritent une écoute. Ils sont indépendants, bien différents les uns des autres, et ont tous fait paraître un disque depuis le début de 2015. Pour une Cécile Doo-Kingué qui parvient à accéder à un réseau de diffusion relativement plus large, d'autres se battent avec persévérance dans l'underground. Ils sont parfois repérés par des diffuseurs, des promoteurs ou, plus rarement, des labels internationaux, mais ils doivent être patients. Pour chacun des disques présentés ici, nous indiquons de quelle façon les trouver. Bonne écoute!

Cécile Doo-Kingué, *Anybody Listening - Part 1: Monologues* (Indépendant, cdkmusik.com/musik, iTunes, Amazon, cdbaby)

Pour son troisième album, la chanteuse-guitariste Cécile Doo-Kingué propose un disque acoustique et dénudé: le premier d'une trilogie sur les racines musicales et tous les aspects de la vie. Son blues est plus universel et ouvert que formel, sa parole est sociale, sa voix, mélodieuse, et sa guitare, très souple, avec ou sans bottleneck. Dans sa musique, il y a aussi l'Afrique, subtilement intégrée par l'héritage, et la citoyenne du monde rassembleuse et dénonciatrice. Une artiste aux mille talents.

Mehdi Nabti Pulsar 4, *Multiple Worlds* (F-IRE, iTunes, Amazon et autres plateformes numériques)

Le prolifique compositeur-saxophoniste Mehdi Nabti vient de signer avec le label de jazz anglais F-IRE, qui lance cette compilation de presque tous les titres d'*Artistes en résidence* et de *Temps composés*, les deux disques de Mehdi Nabti Pulsar 4. C'est un excellent groupe à la pulsion rythmique intense, qui offre un world jazz sauvage empreint de tranches des confréries maghrébines, mais aussi de l'Europe traditionnelle autant que très contemporaine, là où les temps se confondent de l'Antiquité à la science-fiction.

AfriKeleKtro, *AfriKeleKtro EP* (Indépendant, www.afrikelektro.com, iTunes, cdbaby)

Appuyé par DAM, le trio AfriKeleKtro est partie prenante de l'afro-électro, un courant très créatif en ce moment. Ici, Lionel Kizaba, le chanteur-batteur-percussionniste venu de la RDC, mène les destinées du groupe en puisant dans ses inspirations pour le moins éclectiques, de Daft Punk à Fela et à la musique du Kassaï. Mais les deux autres partenaires sont aussi très présents: le claviériste Vergil Sharkya fait plonger le groupe dans

l'électro et le guitariste Chris Hamel Burrage joue plus funky. La musique est accrocheuse et explosive.

Orkestar Kriminal, *Tummel* (Sainte Cécile, www.mediafire.com)

Les membres d'Orkestar Kriminal ont enregistré à l'ancienne, au studio Hotel2Tango, en temps réel sur ruban ¼ de pouce, le tuba placé dans un coin, la voix en avant et les autres instruments disposés selon la force sonore. Punks avant la lettre, l'octuor Orkestar Kriminal interprète un répertoire international de chansons de voyous des années 1920 et 1930, souvent sous l'angle du gagne-petit. C'est la fanfare rapide à la guitare électrique, les instruments qui répondent, la plainte dramatique et les jeux gutturaux. À la fois excitant et larmoyant!

Matching Keys, *Momentum* (Indépendant, www.matchingkeys.com, iTunes)

Figure de la musique celtique dans la capitale, Matching Keys offre depuis une décennie des pièces instrumentales composées par les membres du groupe, de même que des pièces traditionnelles généralement tirées des archives, pas encore enregistrées et interprétées en anglais par Bill Vincent, le chanteur à la voix grave et élégante. Il chante l'amour, la vie des bûcherons, des draveurs et des marins, dont quelques-uns ont « échoué » au Québec. Heureusement pour eux, leur histoire est portée par de très bons musiciens dans Matching Keys.

Francis Leclerc, *Roots Crossing* (Indépendant, francisleclerc.bandcamp.com)

La souche commune des titres de Francis Leclerc, compositeur-guitariste, est le flamenco, qu'il a longtemps appris dans sa forme la plus trad. Mais sa formation classique ou une intention plus folk expliquent sans doute le caractère plus suave des pièces qu'il interprète ici avec sensibilité. Un répertoire instrumental qu'il livre avec violoncelle, basse électrique, percussions ou harmonica. Au menu: six créations et deux versions de titres de Desjardins. Un disque bellement relaxant et tout en finesse.

Carina Lorenzo, *Ahora* (Indépendant et en version bonifiée sur iTunes)

Française de souche espagnole, Carina Lorenzo a commencé le flamenco à l'âge de sept ans. Avec le temps, elle a créé une chanson populaire très inspirée par la rumba flamenca et le flamenco-fusion, quelque part entre les Gypsy Kings et Ketama. La voix graveleuse, elle navigue en espagnol entre rumba bluesy, parfois funky, plus percussive ou aérienne, et la ballade romantique.



CÉCILE DOO-KINGUÉ

La chanteuse-guitariste Cécile Doo-Kingué propose un troisième album acoustique, ancré dans ses racines africaines, mais porteur d'une voix sociale engagée.



JESSICA DANIELLE COHEN

Le groupe Orkestar Kriminal interprète un repertoire de chansons de voyous des années 1920 et 1930.

Collaborateur
Le Devoir

MARÍA MUÑOZ ET PEP RAMIS
MAL PELO (CATALOGNE)
LE CINQUIÈME HIVER
29, 30 AVRIL, 1^{ER} MAI 20 H



« Cette danse-là est faite pour ré-enchanter le monde... »
Thomas Hahn, Dansercanathistorique.com

DIRECTION ET INTERPRÉTATION
COLLABORATION ARTISTIQUE
COLLABORATION MUSICALE
TEXTE
VIDÉO

María Muñoz et Pep Ramis
Leo Castro et Vincent Dunoyer
Alia Sellami, Niño De Etche et Israel Galván
Erri De Luca
Xavier Pérez-Fromzero et Leo Castro

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

AGORA DE LA DANSE

MARÍA MUÑOZ ET PEP RAMIS / PHOTO JORDI BOVER

Votre temps est précieux...
Pour nous, il n'a pas de prix !

Devenez bénévole pour la SP

« Ce n'est pas seulement parce que je suis atteinte de SP que je donne du temps. C'est aussi pour rencontrer des gens comme vous ! »

Marie-Josée Richard

www.scleroseenplaques.ca/qc



Société canadienne de la sclérose en plaques
SP
Division du Québec

(514) 849-7591



DANSE DANSE SAISON 2014 2015
Place des Arts
QUÉBEC

ALAN LAKE
FACTORI(E)

RAVAGES
Alan Lake

14 - 18 AVRIL 2015
20 H CINQUIÈME SALLE

BILLETTS 33 \$
30 ANS ET MOINS : 20 % DE RÉDUCTION

DANSEDANSE.CA

placedesarts.com

CGI

CULTURE › MUSIQUE

Valentina Lisitsa, martyre de la liberté d'expression ?

CHRISTOPHE HUSS

La direction de l'Orchestre symphonique de Toronto a provoqué une commotion cette semaine en évinçant la pianiste ukrainienne Valentina Lisitsa du concert qu'elle devait donner en raison de son soutien musclé, affiché sur les réseaux sociaux, aux séparatistes prorusses. Cette décision crée un précédent inquiétant.

On comprend aisément, à voir ce noble concept partir un peu partout en capilotade, que «Je suis Charlie», c'est surtout bon pour les autres. La liberté d'expression trouve vite ses limites quand elle heurte des minorités. L'Orchestre symphonique de Toronto (OST), en virant Lisitsa des concerts pour lesquels elle avait été engagée, mercredi et jeudi, vient d'associer une sanction artistique à un délit d'opinion. L'ad-

après que les médias allemands eurent révélé la croix gammée tatouée sur sa poitrine («*erreur de jeunesse*», plaida cet ex-joueur de heavy métal), et celle de la soprano géorgienne Tamar Iveri, virée des opéras de Bruxelles et de Sidney — et à la carrière brisée — pour des propos jugés homophobes.

Le pianiste turc Fazil Say a été réduit au silence dans son pays et condamné à 10 mois de prison avec sursis pour «*insulte aux valeurs religieuses d'une partie de la population*». Il y eut aussi, au Met de New York, l'annulation de la diffusion de l'opéra *The Death of Klinghoffer* de John Adams, une censure obtenue par la «*Ligue antidiffamation*», prétextant que cet opéra peut représenter «*la justification implicite du terrorisme par la juxtaposition de la souffrance palestinienne et juive*» (sic).

Plus cocasse mais non moins inquiétante, en octobre 2014, la déprogrammation de *Carmen* de Bizet de l'Opéra de Perth pour apologie du tabac! La chose irritait le commanditaire principal de l'institution, un organisme prônant les saines habitudes de vie. Même le premier ministre australien, Tony Abbott, dénonça alors «*la folie du politiquement correct*».

Alors que le lynchage de Tamar Iveri par l'Opéra Australia a été largement soutenu par nombre de médias, et même par *The Guardian* de Londres — «*Tamar Iveri: bravo to sacking of the gay-bashing diva*» —, l'incident de Toronto finit par se retourner contre l'OST. Il ouvre surtout la perspective d'un grand n'importe quoi, puisque l'institution cède aux injonctions d'un groupe de pression sur un sujet, le 2^e Concerto de Rachmaninov, qui a peu à voir avec la situation à Donetsk.

Quelles normes ?

Les décisions de l'OST et de son équipe soulèvent plusieurs questions cruciales. Qu'est-ce qui détermine le poids d'un groupe de pression? Si demain émergeait un pianiste tibétain pro-dalaï lama, verrait-il sa carrière éradiquée par des soulèvements de mélomanes chinois offensés? Si, aujourd'hui, exprimer une défiance envers le présent gouvernement ukrainien et un soutien à Vladimir Poutine suffit pour subir la censure au Canada, quelle sera l'étape suivante? Suffira-t-il, à un stade ultérieur, d'être Russe

pour être sur la sellette à Toronto? La question concerne même l'OSM qui se produira en janvier 2015 au Roy Thomson Hall avec la pianiste russe Yulianna Avdeeva.

Toronto peut-elle se priver de la venue d'artistes du calibre du chef Valery Gergiev ou du pianiste Denis Matsuev, autant d'artistes étroitement associés à Vladimir Poutine? Dans cet aréopage-là, Lisitsa est moins qu'un second couteau. Y a-t-il un niveau de génie artistique qui rend tolérable une position politique qui déplaît? Une vraie responsabilité éthique incombe aux directions artistiques des orchestres. Mais qui l'exerce vraiment?

Coup de pub 2.0

Selon les informations obtenues par *Le Devoir*, la question de savoir si les tweets de Lisitsa tenaient de l'opinion ou de l'incitation à la haine avait été posée dès septembre 2014 par la direction de l'OST au gouvernement canadien, information que refuse de confirmer l'orchestre. En délivrant un visa à la pianiste, le gouvernement a tranché. En outrepassant cette décision par la censure, l'OST se place dans une situation intenable. Le Philharmonique de Calgary, pour sa part, maintient son invitation à Lisitsa pour un concert prévu en juin 2015.

Avec un aplomb impressionnant, Valentina Lisitsa, virtuose du Web 2.0 et des médias sociaux, sort victorieuse de l'affrontement. La pianiste avait déjà excellé en la matière en devenant la «*YouTube pianist*». Le buzz, monté en épingle en septembre 2011, qui coïncidait avec un changement d'agence artistique, a abouti trois mois plus tard à un contrat de disques avec Decca. Tout le monde se demandait, à l'époque, comment cette quasi-inconnue avait, par génération spontanée, engendré 44 millions de vues, érabouillant Lang Lang sur YouTube. Assurément, aujourd'hui, les ventes de ses disques n'ont aucune corrélation avec ces sommets.

Lisitsa, qui tweette tellement qu'on se demande d'ailleurs quand elle travaille son piano, savait fort bien le tollé qu'elle engendrerait d'une manière ou d'une autre dans l'une des villes les plus ukrainiennes du monde en brassant de peu subtils parallèles entre les Ukrainiens et les nazis



GILBER FRANÇOIS

Valentina Lisitsa, portée aux nues sur YouTube en 2011, est redevenue la coqueluche des réseaux sociaux dans la foulée de sa controversée éviction par l'Orchestre symphonique de Toronto.

Valentina Lisitsa sera payée pour ne pas jouer. Du coup, Stewart Goodyear et le public apparaissent comme les vrais dindons de la farce.

ministration de l'orchestre semble avoir fléchi devant le lobby ukrainien de la Ville reine, qui, en mai 2014, avait, sans succès, essayé d'empêcher le concert de Vladimir Spivakov et des Virtuoses de Moscou.

Ricochet

Non content d'annoncer le remplacement de Lisitsa par le Canadien Stewart Goodyear, l'OST, mené par un nouveau président et chef de la direction, Jeff Melanson, a, 24 heures plus tard, laissé tomber Goodyear et carrément biffé le 2^e Concerto de Rachmaninov du programme. Lisitsa sera donc payée pour ne pas jouer. Du coup, Goodyear et le public apparaissent comme les vrais dindons de la farce. Le remplaçant, qui avait déjà répété avec l'orchestre, s'est plaint sur sa page officielle Facebook d'intimidations de la part des partisans de Lisitsa: «*Her attitude, and the mob-like behavior of her devotees, censored Rachmaninov's Second Concerto.*»

La censure: des précédents

Ces dernières années, plusieurs affaires d'artistes bannis pour leurs opinions ont été médiatisées. À commencer par celle du chanteur Evgueny Nikitin, qui a claqué la porte du Festival de Bayreuth en 2012

ou en usant de termes tels *Untermensch* (sous-homme).

Opinion ou provocation? Pour Valentina Lisitsa, c'est un succès sur toute la ligne, résumé dans l'interrogation «*tweettesque*» «*@CBCNews @PnPCBC Who is Valentina Lisitsa and why does the @TorontoSymphony want to sanction her?*».

Près de quatre ans après 2011, on reparle enfin d'elle. Et en plus, comme d'une martyre sacrifiée sur l'autel de la liberté d'expression!

Il y a des positions. Mais il y a surtout leur ton. Et, finalement, la hauteur de ce dernier est fort peu éloignée du fracas sans âme qui caractérise généralement l'art de cette pianiste.

Le Devoir

salle Bourgie 4^e SAISON 2014 • 2015

LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

QUATUOR MODIGLIANI

Mercredi 15 avril • 19h30

Quatuors à cordes de

MOZART, SAINT-SAËNS et RAVEL

«*Une énergie à toute épreuve, une sonorité d'ensemble hautement personnelle, un lyrisme souple et naturel et un sens des couleurs admirable*». *Classica*, 2014



ENSEMBLE TRIOSPHERE

Jeudi 16 avril • 18h

NightFlight Café, un spectacle inspiré par le jazz, la musique électroacoustique et la musique du monde.

Une heure forte en émotions!

LOVE SONGS

Vendredi 17 avril • 20h

Ana SOKOLOVIC, *Love Songs*, opéra pour voix seule

Kristin Hoff, mezzo-soprano

Dans *Love Songs*, Kristin Hoff chante«*Je t'aime*» en 100 langues!

Une performance unique!



AIR ANCIEN ET SOUFFLE NOUVEAU

Vendredi 24 avril • 18h30

Musiciens de l'OSM

David MASLANKA Quintette pour instruments à vent n° 3

RAVEL *Le tombeau de Couperin*

NIELSEN Quintette à vent

Un bouquet de couleurs, de rythmes et de poésie avec des œuvres pour vents.

CANTATES DE BACH

Dimanche 26 avril • 14h

Cappella Antica McGill

Hank Knox, chef

J. S. BACH Cantates BWV 87, 103, 128 et 176

Dernier concert de l'an 1 de l'intégrale des cantates de Bach

BRISES D'ORIENT

Mercredi 29 avril • 19h30

Quatuor Cambini-Paris

Félicien DAVID Quatuors n° 1 et 4

DEBUSSY Quatuor à cordes

Concert présenté en lien avec l'exposition *Merveilles et mirages de l'orientalisme*sallebourgje.ca
514-285-2000 #4

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

QUATUOR BOZZINI
ENSEMBLE SUPERMUSIQUE
KIM MYHR
MUSIQUES NOUVELLES
AU *gesù*

LES 10 ANS DU SALON QB
23 AVRIL, 20 H

LE VIVIER
POUR CONSULTER LA PROGRAMMATION ET ACHETER VOS BILLETS, VISITEZ FESTIVALMNM.CA

Québec Patrimoine Canadian Canadian Heritage Conseil des Arts de Montréal Canada Council for the Arts LE DEVOIR

placidesarts.com

JARDINS ANGLAIS

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

ELGAR
VAUGHAN WILLIAMS

Maison symphonique de Montréal
17 avril, 19 h 30

BILLETS À PARTIR DE 28\$

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
CHEF

STÉPHANE TÉTREAU
VIOLONCELLE

Conseil des arts de Montréal en tournée

RIVIÈRE-DES-PRAIRIES
16 avril

MERCIER-HOCHÉLAGA-MAISONNEUVE
19 avril

VERDUN
21 avril

PIERREFONDS
23 avril

Tournée ontarienne
OTTAWA 20 avril
TORONTO 24 avril

placidesarts.com

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

CULTURE DE VISU

Flâneurs urbains dans les interstices de la ville

LE FLÂNEUR: ART + URBANITÉ CRITIQUE

Commissaire: Guillaume B. Turenne
Avec Arnaud Grégoire, Fanny Latreille et Jean-Philippe Luckhurst-Cartier
À l'Espace projet, jusqu'au 19 avril

NICOLAS MAVRIKAKIS

J'ai toujours été étonné de voir ces panneaux que l'on peut retrouver un peu partout dans nos villes occidentales et qui interdisent — oh! grand crime s'il en est un! — le flânage. Oui, vous avez bien lu, le flânage, fléau de notre monde contemporain... Ne trouvez-vous pas que cela sonne un peu comme si le rêveur ou le poète était interdit dans nos cités? Mais est-ce si faux?

Cette prohibition qui vise bien sûr les vendeurs de drogue, les prostitués, ainsi que les méchants et malodorants itinérants permet aussi de se débarrasser facilement d'adolescents qui traînent dans un centre commercial ou devant un dépanneur, en train de «bummer» et qui pourraient faire fuir le respectable citoyen travailleur qui, lui, ne gaspille pas son temps et achète quelques produits avec de l'argent honnêtement gagné... Et si le flânage était une manière de lutter contre la logique capitaliste de la rentabilité et de la productivité à tous crins?

Flâneur urbain

C'est de ce sujet passionnant du flâneur que le commissaire Guillaume B. Turenne a décidé de traiter dans son expo présentée ces jours-ci. En 2013, il a terminé une maîtrise en histoire de l'art à l'UQAM qui portait justement sur ce sujet, maîtrise qui avait



Jean-Philippe Luckhurst-Cartier, Fannie Latreille et Arnaud Grégoire jettent trois regards lucides sur la notion de flânage urbain à l'Espace projet.

le sous-titre suivant: «Exploration et expérimentation de l'espace urbain à travers les pratiques artistiques de Spurse, Jean-François Prost, Jean-Maxime Dufresne et Virginie Laganière». Un mémoire qui réunissait des idées et des informations d'une grande pertinence. Dans le texte de présentation de son expo, B. Turenne explique comment, «pour le philosophe Henri Lefebvre (La production de l'espace), nous vivons dans un espace produit, qui agit à la fois comme marchandise à vendre, [...] comme moyen de contrôle, d'aliénation et de domination

[...] qui ne peut être totalement contrôlable».

À l'Espace projet, B. Turenne a réuni le travail de trois jeunes artistes qui mettent en scène ce désir de s'approprier l'espace urbain afin de faire «survir un potentiel de résistance».

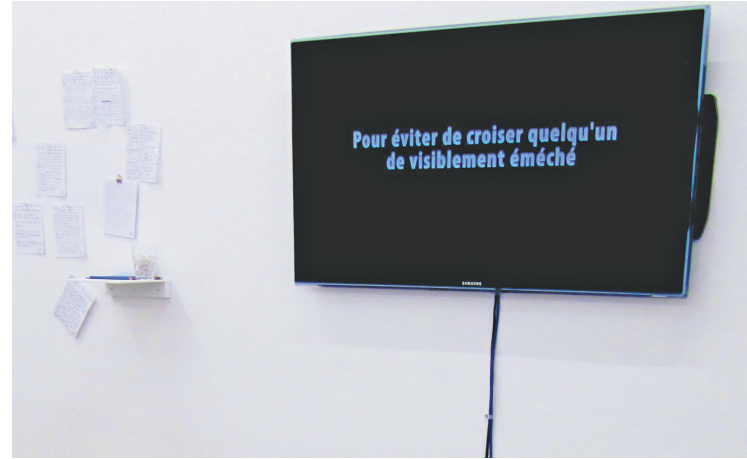
Des espaces hétéroclites

Pour son installation intitulée *Flâneur Saint-Laurent où Crémazie*, Jean-Philippe Luckhurst-Cartier s'est fait filmer parcourant un tronçon du boulevard Saint-Laurent. Il ne nous fait pas visiter la *Main* qui passe dans la Petite Italie, dans le Mile-End ou qui borde

le quartier Milton/Parc. Ce n'est pas la *Main* branchée, au look pittoresque propre ou qui lentement se «disneyifie» qu'il nous montre...

Non, il a parcouru le boulevard Saint-Laurent dans sa partie nord, près de l'autoroute Métropolitaine. Un coin où se mélangent des non-lieux, comme le Burger King ou un petit centre commercial au parking totalement bétonné, avec des espaces ayant plus d'identité et de caractère...

Luckhurst-Cartier nous fait découvrir des espaces hétéroclites en faisant le tour de plusieurs commerces et immeu-



bles. Il va à la boulangerie salvadorienne La Providencia manger pour la première fois un tamal (pour 2,75\$), se rend dans un Tim Hortons prendre un café et un beignet (pour 2,69\$), achète dans un Jean Coutu une paire de semelles Comfort (pour 4,58\$)... Ces semelles sont d'ailleurs clouées au mur avec d'autres éléments liés à ce parcours: cartes d'affaires des différents commerces visités, factures des produits achetés, mais aussi photos floues des gens qui passaient par là et que l'artiste présente comme des flâneurs... Il y a dans cette installation quelque chose de l'enquête anthropologique et de l'étude sociale. Pour conclure ce parcours de la *Main*, le dimanche 12 avril, de 14 h à 16 h, Luckhurst-Cartier fera une visite guidée de cette section du boulevard Saint-Laurent, à quelques enjambées de la galerie où il expose.

Toujours dans cette expo, vous trouverez le travail de Fanny Latreille qui, dans sa vidéo *La rue la nuit*, traite du fait que les femmes se sentent moins que les hommes en droit de déambuler à leur guise dans nos villes, en parti-

culier le soir venu. La semaine dernière, l'artiste tenait d'ailleurs une séance d'autodéfense au parc Jarry. Enfin, les peintures d'Arnaud Grégoire complètent cette expo. Il y traite, entre autres, du fait que bien des quartiers se trouvent totalement transformés à travers la construction de condominiums et la «réduction de l'espace urbain à sa seule valeur marchande».

Lors de votre visite, vous pourrez poursuivre votre réflexion sur le flâneur en vous plongeant dans plusieurs livres que le commissaire de l'expo a laissés à votre disposition à l'entrée de la galerie. Vous y trouverez l'ouvrage de Walter Benjamin sur Charles Baudelaire (un des premiers à avoir donné ses lettres de noblesse au flâneur), mais aussi *Wanderlust. A History of Walking* de Rebecca Solnit, *Marcher, créer* de Thierry Davila, *L'art de se promener* de Karl Gottlob Schelle...

Signalons que le dimanche 19 avril, à partir de 14 h, le commissaire de l'expo, B. Turenne, discutera avec l'artiste Arnaud Grégoire.

Collaborateur
Le Devoir

CENTRE ARTICULE

Austérité à la sauce néerlandaise

CUTS MAKE THE COUNTRY BETTER

Édith Brunette
et François Lemieux
Centre Articule (262, rue Fairmount Ouest) jusqu'au 12 avril.

JÉRÔME DELGADO

La salle du centre Articule, en apparence dépouillée de tout contenu artistique, respire

l'air ambiant, celui de la morosité financière. Le long mur sur lequel les yeux des visiteurs s'arrêtent d'abord affiche quand même des grands titres, tels que «Vulnérabilité», «L'argent», «Stratégies», «Lobbying» et d'autres références à un monde en crise, ou du moins en conflit, en éternelle négociation.

Sous ces titres, il y a bien quelques feuilles, d'un jaune

âtre, qu'il faudra bien lire. Le rapide balayage qu'effectue l'œil permet de découvrir trois postes vidéo. Puis c'est tout. L'heure est grave, ça se sent: l'exposition *Cuts Make the Country Better* parle, avec cynisme, de cette vogue pour les mesures d'austérité.

L'expo découle d'un séjour aux Pays-Bas des artistes Édith Brunette et François Lemieux. Le titre de ce projet au parfum documentaire reprend

une citation du premier ministre néerlandais, Mark Rutte, qui défendait ainsi les coupes que son gouvernement imposait au milieu culturel. «*Cuts make the country better.*» Même la Fondation Mondrian, phare national, a vu son budget réduit de moitié, obligeant à fusionner le fonds art avec le fonds architecture. Ne veut-on pas réunir ici la Cinémathèque québécoise et Bibliothèque et Archives nationales?

Une coupure de presse, en format surdimensionné, rend compte de la situation par un long texte. À lire en anglais et dans un français plus que douteux. On devine qu'ici, faute de moyens, on a eu recours à la traduction automatique. Il s'agit peut-être de révéler par là, mais de manière maladroite, l'état de pauvreté dans lequel vivent les travailleurs culturels.

En faisant cas de l'austérité néerlandaise, Brunette et Lemieux semblent s'adresser à nos propres gouvernements. L'affirmation voulant que les coupes rendent le pays meilleur peut, il est vrai, sembler tout droit sortie de la bouche d'un Stephen Harper ou d'un Philippe Couillard. Quelque part, la situation ici est la même que là-bas. L'austérité est un bébé de la mondialisation.

Les mots pour le dire

La question de la langue semble secondaire dans ce projet, où l'anglais apparaît plus que naturel, une évidence universelle. Pourtant, elle est au cœur de l'expo, cette question langa-



Rob Hamelijncx et Nienke Terpsma, du collectif Fucking Good Art, brandissent le gros titre «Cuts make the country better».

gière. Les énoncés sur les feuilles jaunes épinglées au mur passent de l'anglais au français (lisible, cette fois). Les vidéos consistent en une série de témoignages d'artistes et de travailleurs culturels néerlandais qui s'expriment tous dans un anglais parfois impeccable. Les sous-titres français relaient l'info. À leur écoute, on constate que les mots au mur sont des extraits des vidéos. De l'oralité à l'écrit, de l'écoute à la lecture, la situation de la culture et la dénonciation de ses coupes (ou «coupures», comme on le lit parfois) sont un message qui doit circuler, qui gagne à être répété.

Cuts Make the Country Better est une expo évolutive, qui s'est développée au cours des semaines à travers des projections

spéciales, des discussions improvisées ou la publication d'une revue. Cette nature très liée à l'échange d'idées et basée sur des rencontres explique aussi l'état dépouillé de la salle d'Articule. Sans la présence d'acteurs, la chose est aride, voire moins enrichissante.

L'incontournable présence des mots agit comme une métaphore, exprime, mieux que tout autre type d'art, l'importance de la culture et de sa fonction rassembleuse. Édith Brunette le sait bien, elle qui est un peu devenue le porte-voix d'un art contemporain politisé et très volubile — elle était de l'expo *Le désordre des choses*, à la Galerie de l'UQAM au début de 2015.

Collaborateur
Le Devoir

Hydro Québec présente

Le Trio
Bessette,
Dyachkov
et Aldrich

Piano
Violoncelle
Clarinette

Dimanche
le 12 avril
15 h 30

Bruch
Brahms
Muczynski

SALLE BOURGIE

1380 Sherbrooke O. 514-285-2000

LES MARDI MORNING MUSICAL CLUB

LMMC

124^e saison 2015-2016

SALLE POLLACK
555, rue Sherbrooke Ouest

Le dimanche à 15 h 30

13 sept. PHILIPPE SLY, baryton-basse
4 oct. ALBAN GERHARDT
violoncelle
25 oct. PAVEL HAAS QUARTET
cordes
15 nov. FAURÉ QUARTET
piano et cordes
6 déc. JAYSON GILLHAM, piano
7 fév. JULIAN RACHLIN, violon, alto
28 fév. CALIDORE STRING
QUARTET, cordes
20 mars ESCHER STRING QUARTET
cordes
10 avril ANDRÉ LAPLANTE, piano
1^{er} mai SETZER-FINCKEL-WU HAN
TRIO, cordes

Abonnement: 250 \$ Étudiants (26 ans): 80 \$
Billet: 40 \$ Billet: 20 \$
Non remboursable/Taxes incluses

LMMC
514-932-6796
lmmc@qc.aibn.com
www.lmmc.ca

SOLDE DE PIANOS

20^e anniversaire

À L'ÉCOLE DE MUSIQUE VINCENT-D'INDY

UN CHOIX PARMIS PLUS DE 60 MODÈLES DE PIANOS DROITS ET À QUEUE
PIANOS NEUFS À PARTIR DE 1 995\$ • PIANOS USAGÉS ÉGALEMENT DISPONIBLES

DU 10 AU 12 AVRIL 2015

628, CHEMIN DE LA CÔTE SAINTE-CATHERINE, OUTREMONT
Ouvert vendredi de 9 h à 21 h ainsi que samedi et dimanche de 9 h à 17 hPRENEZ RENDEZ-VOUS DÈS MAINTENANT AVEC NOS EXPERTS
514 380-3113 ou 1 877 371-2323 • infopiano@archambault.quebecor.com

CULTURE DE VISU

EXPOLAROÏD

Éloge de la modération photographique

FABIEN DEGLISE

Trop de photos, dans l'abondance qu'offre désormais le numérique, tue la photo!

C'est en tout cas ce que croient les fondateurs du Mois du polaroid et du film instantané qui, pour une troisième année de suite, veulent ramener ce procédé photographique, et la modération qu'il impose, au bon souvenir du présent. Expolaroid — c'est le nom donné à l'événement — se tient durant tout le mois d'avril dans une soixantaine de galeries et centres culturels à travers le monde, dont trois au Québec.

Le retour de l'instantané

«Le polaroid n'est pas mort et il n'a pas dit son dernier mot», lance à l'autre bout du fil l'artiste-photographe Jean Beaudoin. L'homme est porte-parole de l'Expolaroid pour le Canada. Il participe à l'expo *Les irréductibles polagraphes* au Centre culturel Pierre-Gobeil de Sherbrooke. «Mieux, on assiste actuellement à l'avènement d'une nouvelle génération qui s'approprie ces appareils instantanés», tout comme la créativité qu'elle permet d'imprimer dans l'instant, d'un simple tirage de languette.

Malgré une production de films instantanés arrêtée en plein déclin par Polaroid en 2008, cette technique photographique est loin d'être arrivée au bout de son rouleau et de son *film-pack*, révèle l'Expolaroid, qui fait entrer dans le même cadre en la fédérant durant un mois la production artistique instantanée de 150 photographes de 35 villes à travers le monde.

Nantes, en France, d'où le mouvement est parti en 2013, est forcément sur la liste, tout comme Barcelone, Paris, New York, Montréal, Sherbrooke, Magog...

«Il y a un regain pour le polaroid en ce moment», résume Marie-Josée Rousseau, de la galerie d'art photo La Castiglione à Montréal, qui se rallie à l'événement international avec l'expo collective *L'état des choses... instantanées*. La pro-

position affiche les univers argentiques de Noémie Da Silva, d'Alain Pratte ou de Catherine Tremblay — pour ne citer qu'eux. «Le numérique nous a fait entrer dans l'abondance des images. L'instantané, lui, impose un autre rythme», une autre forme de narration.

Second souffle vintage

Les cartouches de films instantanés désormais entrées dans la marge par l'entremise de l'Impossible Project — 11 employés de Polaroid qui ont racheté les machines pour relancer la production en 2010 — y sont un peu pour quelque chose. À 30\$ environ pour huit clichés, la frénésie de la prise de vue que permet un appareil photo enchâssé dans un téléphone dit intelligent n'a forcément pas sa place ici. «Cela apporte quelque chose de plus à la photographie», dit Jean Beaudoin. Ça remet les mains en contact avec un appareil photo tout en rapprochant le photographe de l'essence même de la photo», dont nous éloigneraient nos vies numériques, selon lui, dans un paradoxe savoureux: ces vies n'ont en effet jamais autant fait de place à l'image dans la communication.

Ce culte de la photo n'est d'ailleurs pas étranger au renouveau du polaroid, estiment les créateurs de l'événement, qui voient dans les «communautés du Web» et le «retour de la mode vintage» les nouveaux carburants de la photographie alternative. «Il existe un véritable engouement pour les applications smartphone capables de réaliser des photographies de type Polaroid ou Lomographie», écrivent-ils sur le site de l'événement (expolaroid.com). Cette esthétique alternative (re)devient populaire, comme elle pouvait l'être à l'époque de la création des premiers appareils photographiques instantanés (les années 70-80)», redonnant par le fait même un second souffle à un procédé qui reprend des couleurs pendant un mois, et peut-être plus longtemps, la photographie sachant très bien déjouer la mort en rendant les choses éternelles.

Le Devoir



JEAN BEAUDOIN

Pola-266 sera partie intégrante d'Expolaroid 2015, qui a pour thème la ville de New York.

«Le polaroid n'est pas mort et il n'a pas dit son dernier mot. Mieux, on assiste actuellement à l'avènement d'une nouvelle génération qui s'approprie ces appareils instantanés»

Jean Beaudoin

PAPIER 15

FOIRE D'ART
CONTEMPORAIN
D'ŒUVRES
SUR PAPIER

CONTEMPORARY
ART FAIR
OF WORKS
ON PAPER

Présenté par

 **BANQUE
NATIONALE**
GESTION PRIVÉE 1859

24 - 26 avril

Complexe de Gaspé, 5445 de Gaspé
Montréal - Québec - Canada
papiermontreal.com

Navettes gratuites

☉ Métro Laurier
☉ Métro Place-des-arts

Partenaires majeurs

 ALLIED

 Domtar

 Montréal

 CANADIANART

 LE DEVOIR

 les affaires

Produit par
l'Association des galeries
d'art contemporain

 AG
AC&



© Jean Beaudoin

Pola-211 a été présentée dans le cadre de l'événement Polaroid 2014 qui portait sur les foires agricoles.



MÉTROPOLE FILMS

Souvent métaphore de l'inconscient collectif, le film d'horreur *Traquée* n'échappe pas à la règle, surfant sur la menace des infections transmissibles sexuellement.

L'horreur nue

Le film *Traquée* fait peur tout en mettant en relief une hantise bien américaine

TRAQUÉE (V.F. DE IT FOLLOWS)

Réalisation : David Robert Mitchell. Avec Maika Monroe, Keir Gilchrist, Daniel Zovatto.
États-Unis, 2015, 100 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Les films d'horreur, bons ou mauvais, se révèlent souvent plus intéressants pour ce qu'ils cachent que pour ce qu'ils montrent. Il n'est pas question ici de ces détails sanguinolents qu'un cinéaste choisit de suggérer hors champ plutôt que d'exhiber à la caméra, mais bien du propos sous-jacent, fût-il réfléchi ou involontaire. Le drame d'horreur *Traquée* constitue la plus récente illustration qu'un film d'horreur est rarement « juste un film d'horreur ».

Après avoir été droguée par Greg, un garçon qu'elle fréquente depuis peu, Jay se réveille dans un immeuble désaffecté. Derrière elle, Greg promet qu'il ne lui fera rien, puis il entame un étrange monologue. Il prévient Jay qu'il lui a « passé » « quelque chose », que « ce » sera bientôt là, que « ça » peut prendre l'apparence de n'importe qui, d'un proche ou d'un inconnu marchant droit vers elle, que « ce » n'est pas rapide, mais que « ça » la retrouvera inlassablement et qu'elle devra à son tour le « passer » à quelqu'un d'autre en faisant l'amour, faute de quoi...

Et voilà que s'avance vers Jay une femme nue, pas exactement spectrale, mais n'appartenant de toute évidence plus au genre humain. Sa simple présence, dans ce contexte, après ces paroles, est terrifiante. « C'est » primitif, dérangeant. Les frissons ne font en l'occurrence que commencer. Certes, l'effroi s'émousse à la fin faute d'un dénouement à la hauteur du concept, mais les trois quarts du film fonctionnent fichtrement bien pour qui prend plaisir à courtiser l'insomnie.

Surtout, ce bémol ne parvient pas à distraire de ce qui grouille sous la surface horrifique du film de David Robert Mitchell. Le danger criant des ITS (infections transmissibles sexuellement) auprès d'une génération qui se croit immune avec cette entité qui se transmet par le sexe (DTS? démon transmis sexuellement?), voire le rendez-vous galant qui se meut en viol au début: les métaphores de *Traquée* ne sont pas subtiles, mais elles n'en sont pas moins puissantes, car évoquées avec force simplicité à l'image. On le disait, avec ses préoccupations souterraines de leur temps, *Traquée* honore cette longue tradition du film d'horreur comme agent révélateur du zeitgeist.

Sociologie de l'horreur

Sur le plan sociologique, en effet, le cinéma d'épouvante n'a pas son pareil pour rendre compte de l'état d'esprit d'une société à un moment X. Les États-Unis sont évidemment les plus portés sur l'auto(psych)analyse, en témoigne leur abondante production. *L'invasion des profanateurs* (1956) avec ces Américains moyens remplacés par des doubles extraterrestres en pleine hystérie communiste, *La nuit des morts-vivants* (1968) et cet ultime survivant noir tiré à bout portant par l'armée pendant que le pays vibre au rythme du mouvement pour les droits civiques, *Les femmes de Stepford* (1975) auxquelles les chers maris substituent des clones robots plus obéissants venant rappeler la fragilité des acquis féministes...

Même lorsqu'il demeure au ras des pâquerettes, par exemple dans *Vendredi 13* (1980), où un tueur masqué massacre un groupe d'adolescents libidineux alors que le conservatisme reprenait ses droits après les « écarts » du *Peace & Love* et de l'amour libre, le film d'horreur finit généralement par exprimer beaucoup plus que ce qui est écrit dans le scénario.

Et c'est justement parce qu'à un niveau subconscient il évoque des enjeux vécus ou ressentis « ici et maintenant » qu'il résonne auprès d'autant de monde.

Le retour du refoulé

Paradoxalement, *Traquée* est, pour toute sa



ARCHIVES LE DEVOIR

Les États-Unis sont les plus portés sur l'auto(psych)analyse, en témoigne leur abondante production cinématographique, dont *La nuit des morts-vivants* (1968) et cet ultime survivant noir tiré à bout portant par l'armée pendant que le pays vibre au rythme du mouvement pour les droits civiques

contemporanéité thématique, une œuvre nostalgique. Agé de 40 ans, le réalisateur David Robert Mitchell aligne les références aux films d'horreur des années 1970-1980 sur fond sonore évoquant ouvertement la musique de John Carpenter, cinéaste et compositeur cultes de cette période, celle de son enfance.

Loi de déséquilibrer le film, cette dichotomie l'enrichit, au contraire. Ainsi assiste-t-on, en quelque sorte, à un retour du refoulé cinématographique. Manifestement, David Robert Mitchell a été marqué par la scène de la baignoire dans *Shining* (1980), celle où une ravissante nymphe sort du bain pour enlacer Jack Nicholson qui, après avoir embrassé la belle apparition, se rend compte qu'il étreint une vieille femme cadavérique aux chairs rendues putrides par un séjour prolongé dans l'eau.

Dans un « accusé de régression » stupéfiant, *Traquée* révèle que, 35 ans plus tard, la simple vue d'un corps nu, même jeune et beau, suffit désormais à générer de la peur.

Pratiquement bannie du cinéma américain à partir de l'ère Reagan après avoir été relativement banalisée, un peu comme en France, durant les années 1970, la nudité a été tellement occultée à Hollywood qu'elle a de fait fini par devenir cela, occulte, effrayante. Face à elle dans le film de David Robert Mitchell, un film inspiré par un cauchemar récurrent de son enfance, tiens donc, même les armes à feu sont inutiles.

Quand on sait qu'aux États-Unis une production standard peut recevoir un visa « Général » en filmant des fusillades mais se voir sanctionnée d'une cote « 17 ans et plus » si elle s'avise de montrer des fesses et des seins, un tel parti pris dramatique n'est pas banal.

La peur incarnée

Que cela découle d'une réflexion consciente de la part de David Robert Mitchell importe peu: ces considérations se manifestent parfois en dehors de la volonté de l'auteur qui, c'est inhérent à sa nature d'artiste, capte à son insu tout ce que l'on rejette collectivement dans l'air.

Cela vaut pour le cinéma d'horreur, qui confronte ni plus ni moins le public à ses craintes et obsessions du moment. C'est d'ailleurs ce qui explique la pérennité d'un genre que les gens devraient logiquement fuir, mais vers lequel ils reviennent en masse, inlassablement. Pour affronter la peur, pour l'exorciser, sans danger, parce que c'est juste un film, « juste un film d'horreur ».



ARCHIVES LE DEVOIR

Shining (1980), avec Jack Nicholson



MGM

L'invasion des profanateurs (1956), avec ces Américains moyens remplacés par des doubles extraterrestres en pleine hystérie communiste.

CULTURE > CINÉMA

Mièvre virée en Amérique

L'EXTRAVAGANT VOYAGE DU JEUNE ET PRODIGIEUX T. S. SPIVET (V.F. DE THE YOUNG AND PRODIGIOUS T. S. SPIVET)

★★
Réalisation : Jean-Pierre Jeunet.
Scénario : Jean-Pierre Jeunet, Guillaume Laurant, d'après le roman de Reif Larsen. Avec Kyle Catlett, Helena Bonham Carter, Callum Keith Rennie, Niamh Wilson, Judy Davis, Robert Mallet, Dominique Pinon. Image : Thomas Hardmeier. Musique : Denis Sanacore. Montage : Hervé Schneid. France-Canada, 2013, 106 minutes.

ODILE TREMBLAY

L'extravagant voyage du jeune et prodigieux T. S. Spivet, tourné en anglais, est pour le père d'Amélie Poulain le film de bien des premières. Premier film en partie canadien, puisqu'il fut tourné à Montréal et en Alberta. Premier film en 3D (mais il se voit aussi en 2D). Premier film sans son directeur photo attiré : Bruno Delbonnel (remplacé par Thomas Hardmeier). Il est aussi le seul de ses films qui n'ait pas atteint le million de spectateurs en France lors de sa sortie en 2013. Même échec public aux États-Unis. Au Québec, il fit longtemps antichambre avant de prendre l'affiche.

Pour ceux qui aiment le délire visuel et l'inventivité stylistique, cette adaptation d'un roman du jeune Américain Reif Larsen peut constituer un divertissement. Les décors grouillent de détails délirants et certains gags visuels sont drôles, mais on dirait du Wes Anderson en beaucoup moins bien, et L'extravagant voyage... ne lève pas, faute surtout de trouver sa cadence.

Le type de cinéma auquel Jeunet est abonné jongle avec le conte merveilleux et exige



FILMS SÉVILLE

Le type de cinéma auquel Jean-Pierre Jeunet est abonné jongle avec le conte merveilleux et exige une pulsion renouvelée. Or des longueurs d'un bout à l'autre de sa trajectoire l'étiolent.

une pulsion renouvelée. Or des longueurs d'un bout à l'autre de sa trajectoire l'étiolent. Par ailleurs, le jeune Américain Kyle Catlett manque de charisme et le film ne peut reposer sur ses frères épaules.

Il faut dire que Jeunet sombre dans le cliché américain nostalgique avec ferme dans la prairie — comme une visite à travers les tableaux de genre de Grant Wood. Ajoutez le

périple clandestin en train, à l'instar des hobos durant la Grande Crise. Toute cette imagerie — dont les stands à hot dogs façon *fifties* et les talk-shows télévisés débiles — revue à travers le fantasme européen des grands espaces sent le réchauffé.

L'histoire est celle d'un enfant de dix ans, T. S. Spivet (Catlett), élevé dans une ferme du Montana par une

mère entomologiste (Helena Bonham Carter, sur le pilote automatique) et un père se prenant pour un cow-boy du XIX^e siècle (Callum Keith Rennie, très faiblard), aux côtés d'une sœur ado (Niamh Wilson, tonique) qui rêve de devenir Miss America. Un secret de famille alourdit l'atmosphère tandis que le jeune garçon, génie inventeur, a mis au point une mécanique

de mouvement perpétuel. Or les huiles du Smithsonian à Washington veulent lui décerner leur grand prix. Le voici donc en route, avec rencontres furtives, désillusions et révélation tire-larmes durant son discours sur une tragédie familiale. Sa voix hors champ alourdit le périple et la matérialisation de ses pensées sent vite le procédé.

La grande actrice australienne

Judy Davis, dans sa composition drôle et hystérique de la vilaine directrice du Smithsonian toujours au bord de la crise de nerfs, est le radeau qui sauve la distribution du naufrage. Quant au dénouement, mièvre et convenu (il n'est de bonheur qu'au foyer), il paraît plus hollywoodien que nature.

Le Devoir

Quand les X et les hipsters croisent le fer

WHILE WE'RE YOUNG

★★★★
Comédie dramatique de Noah Baumbach. Avec Ben Stiller, Naomi Watts, Adam Driver, Amanda Seyfried.

États-Unis, 2014, 97 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Le cinéma de Noah Baumbach ressemble, en apparence, à celui de Woody Allen : souvent autobiographique, ancré dans le paysage new-yorkais, porté par un humour délicat et peuplé de personnages à l'équilibre psychologique parfois instable. Il s'en démarque tout de même grâce à l'âge du cinéaste, fier représentant de la génération X prêt à étaler ses blessures d'enfance (*The Squid and the Whale*), son rapport névrotique avec Los Angeles (*Greenberg*) ou sa vision forcément biaisée, mais attendrissante, de la jeunesse d'aujourd'hui (*Frances Ha*).

Il pousse un cran plus loin cette réflexion dans *While We're Young*, la livrant sur un ton léger (citant tout de même le dramaturge norvégien Henrik Ibsen avec une pertinence incontestable), opposant deux duos si contrastés que la démonstration apparaît claire comme du cristal. En effet, il s'agit d'un choc à la fois culturel et générationnel, suscitant d'abord sa large part de sourires, qui cèdent peu à peu la place à un affrontement subtil entre créateurs aux ambitions irréconciliables.

Josh (Ben Stiller, drôle sans excès) ressemble à s'y méprendre au personnage documentariste joué par Allen dans *Crimes and Misdemeanors* : il s'échine sur le même film depuis des années, refuse les compromis et compose aussi mal avec le succès qu'avec l'échec, ce que sa compagne Cornelia (Naomi Watts, on oublie qu'elle peut être rigolote), productrice, n'arrive pas à corriger. Ce couple, englué dans la routine et vivant mal les pressions de leurs amis devenus parents, subit un électro-

choc lorsqu'il fait la connaissance de la quintessence du tandem *hipster*. Jamie (Adam Driver, une gueule singulière) et Darby (Amanda Seyfried, parfaite en jeune fille en fleur) vivent entourés de disques en vinyle, de cassettes VHS, de dactylos et autres reliquats des années 1980, une décennie où leurs parents n'étaient sans doute pas encore ensemble. Les réseaux sociaux ? Connaissent pas... Darby préfère concocter sa propre crème glacée tandis que Jamie aspire lui aussi à devenir documentariste.

La rencontre semblait fortuite, et cette amitié naissante a d'abord des allures de cure de jouvence, entre les cours de danse hip-hop, une nouvelle tenue vestimentaire, ou encore une séance intense avec un shaman. Mais la cure vire peu à peu au cauchemar, celui où les masques tombent, avec fracas, le Lincoln Center devenant le théâtre d'un affrontement artistique sous le regard embarrasé d'un documentariste célèbre, le beau-père de Josh, ombre écrasante...

While We're Young s'affiche comme le film le plus accessible (certains diront commercial)



REMSTAR

D'abord rafraîchissante, la rencontre fortuite entre la génération X et les *hipsters* tourne lentement au cauchemar.

de Noah Baumbach, où l'on reconnaît son sens aiguisé des dialogues teintés d'ironie, une habileté remarquable dans l'art d'entrelacer les images du quotidien des deux couples pour en souligner les écarts et les écueils, et cette constante facilité à illustrer un New York ni beau ni laid, capté dans toute sa vibrante authenticité.

Il s'agit en somme d'une comédie réjouissante et rassembleuse, permettant aux X et aux *hipsters* de croiser le fer, et à nous d'admirer le combat avec un heureux mélange de dérision et de nostalgie.

Collaborateur
Le Devoir

EXCENTRIS

LE PROFIL AMINA
(V.O. ST.F.) - SOPHIE DESRAPE - 83 MIN.
SÉLECTION FESTIVAL DE SUNDANCE 2015

ET AUSSI À L'AFFICHE :

- NOIR (NWA)**
- YVES-CHRISTIAN FOURNIER G+
- DES ÉTOILES**
(V.O. ST.F.) - DYANA GAYE G+
- MARINONI: LE FEU DE LA PASSION**
- TONY GIRARDIN G+
- LA PASSION D'AUGUSTINE**
- LÉA POOL G+
- LE PRIX À PAYER**
(V.O. ST.F.) - HAROLD CROOKS G+

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR

CINEMAEXCENTRIS.COM

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

★★★★★

« OLIVIER ASSAYAS SE LIVRE À UNE BRILLANTE RÉFLEXION SUR LE MÉTIER D'ACTRICE ET LE TEMPS QUI PASSE. »
TELE 7 JOURS

★★★★★

« ASSAYAS SIGNE L'UN DE SES MEILLEURS FILMS AVEC CETTE RÉFLEXION SUR L'ART DU COMÉDIEN, PORTÉE PAR UNE SUBLIME JULIETTE BINOCHÉ. »
AVOIR-ALIRE.COM

GAGNANT D'UN CÉSAR
MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN - KRISTEN STEWART

SILS MARIA

UN FILM DE OLIVIER ASSAYAS

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE

metropole films.com

CINÉMA

THEATRE
OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944

LES MAÎTRES DU
SUSPENSE
de Stéphane Lapointe
Le lundi 13 avril | 16 h et 19 h 30



FILMS SEVILLE

Les échappatoires sont absentes du film, ce qui l'appesantit, comme certaines scènes de violence parfois gratuites.

Noir, c'est noir

NOIR

★★
Réalisation : Yves Christian Fournier. Scénario : Jean-Hervé Désiré. Avec Salim Kechiouche, Julie Djézion, Jade-Mariuka Robitaille, Kémy St-Eloy, Ephraïm Ndombasi, Maxime Dumontier. Image : Jessica Lee-Gagné. Musique : Patrick Lavoie. Montage : Mathieu Bouchard-Malo. 109 minutes.

ODILE TREMBLAY

On attendait beaucoup du second long métrage d'Yves Christian Fournier après son excellent *Tout est parfait* en 2008 sur le suicide des jeunes. Et si le résultat laisse perplexe, le cinéaste s'est du moins armé de courage pour sortir d'une forme d'ethnocentrisme dans lequel s'enlise souvent le cinéma québécois.

Il y avait eu avant ce *NOIR* le *Bumrush* de Michel Jetté et, plus étroitement collé au même thème, *Sortie 67* de Jephthé Bastien, sans compter quelques documentaires, dont celui de Magnus Isacsson, *Ma vie réelle*.

Chaque fois l'aventure comporte un lot de risques et d'écueils. Ici, le film peine à relever les défis posés et à créer l'identification du spectateur.

NOIR trouve son cadre dans un quartier chaud de Montréal où les gangs de rue, surtout issus des communautés noires, font la loi dans la violence et l'intimidation. Prostitution, luttes pour le contrôle de la drogue, viols, gangstérisme en tous genres, règlements de comptes sanglants, c'est d'une jeunesse, consentante ou pas, prise dans les rets d'organisations criminelles, qu'il est question aussi. L'image est parfois trop sombre, mais la caméra de Jessica Lee-Gagné demeure solide, collée aux personnages, tout en ouvrant sur un Montréal de la zone rarement montré. Ajoutez une musique formidable, en partie composée par Patrick Lavoie.

Le film n'a pas reçu le budget pour nourrir ses ambitions, on le sent, mais le bât blesse surtout ailleurs. Le scénario de Jean-Hervé Désiré s'égaré à travers la multiplicité des personnages. On cherche en vain

une ligne dramatique solide. Il manque de comédiens noirs au Québec, surtout chez les jeunes, si bien que, pour des premiers rôles, des nouveaux venus, choisis par un casting sauvage, sautent dans l'arène sans filet. À côté d'un acteur français comme Salim Kechiouche, vu entre autres dans *Ce que le jour doit à la nuit* d'Alexandre Arcady et *La vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche, les autres interprètes paraissent bien amateurs.

Kechiouche incarne avec force Kadhafi, un rappeur venu d'Algérie, bégue, criminel repentant qui, sortant de prison, voudrait se ranger pour s'occuper de sa famille, mais peine à sortir des griffes des gangs de rue et de l'argent du crime vite fait. Une des scènes les plus puissantes du film sera d'ailleurs le rap qu'il entonne, mais le hip-hop aurait gagné à ponctuer *NOIR* depuis le début, en lui offrant une respiration.

Parmi les rôles vedettes, il y a celui de l'adolescent Dickens (le débutant Kémy St-Eloy), qui voudrait bien incorporer le

gang criminel de son grand frère, mais que ce dernier humilie et torture en des rites initiatiques d'une infinie cruauté. Aussi la danseuse Suzie (Jade-Mariuka Robitaille), qui s'entiche d'un gangster, et Fleur (Julie Djézion), engluée dans une relation malsaine avec le père de son enfant. Autour d'eux, une faune surtout malaisante, car les échappatoires sont absentes du film, ce qui l'appesantit, comme certaines scènes de violence parfois gratuites. Toutefois, la présence de Maxime Dumontier (acteur de *Tout est parfait*) en policier blanc qui fait du profilage racial et emmerde les jeunes pour un oui ou pour un non aide à cerner des causes sociales pour ce baril de poudre.

Entre rêves et désespoirs d'un univers suffoquant dans son cercle infernal, Yves Christian Fournier a du moins ouvert la porte sur des réalités devant lesquelles bien des Montréalais se voilent la face, alors qu'elles s'épanouissent à deux pas de chez eux.

Le Devoir

La tête dans les nuages

SILS MARIA

★★★1/2

Drame d'Olivier Assayas. Avec Juliette Binoche, Kristen Stewart, Chloe Grace Moretz et Lars Eidinger. France-Suisse-Allemagne, 2014, 124 minutes.

MANON DUMAIS

La mise en abyme, Olivier Assayas connaît bien. Ainsi, en 1985, il coécrit le scénario de *Rendez-vous* d'André Téchiné où il s'intéresse à une jeune actrice sur le point d'incarner la Juliette de Shakespeare. Celle qui tient le rôle n'est nulle autre que Juliette Binoche qui, à 20 ans, crève déjà l'écran. Après s'être retrouvés en 2007 pour *L'heure d'été*, déroutante chronique familiale doublée d'une solide réflexion sur la transmission, Binoche et Assayas convient le spectateur à un rendez-vous dans les Alpes, lequel sera le théâtre d'une réflexion sur le métier d'actrice.

S'étant rendue à Zurich avec son assistante (Kristen Stewart, étonnamment lauréate d'un César pour ce rôle) afin d'y rendre hommage à son mentor, l'actrice de théâtre Maria Enders (Binoche, moins inspirée qu'à l'accoutumée) se voit offrir par un metteur en scène (Lars Eidinger) de rejouer dans la pièce ayant lancé sa carrière 20 ans plus

tôt. Cette fois, elle y interprétera le rôle d'une femme mûre poussée au suicide par une jeune intrigante. Pour incarner le rôle que Maria a tenu à 18 ans, le metteur en scène a jeté son dévolu sur une actrice de cinéma célèbre pour ses frasques (Chloe Grace Moretz, piquante à souhait).

Bien qu'il emprunte à *Persona* et à *La répétition* de Bergman, ainsi qu'à *All About Eve* de Mankiewicz, Olivier Assayas ne parvient pas à surpasser ses modèles, pas même à les égaler. Alors qu'il livrait dans *Irma Vep* une réflexion sur le cinéma et ses rouages qui ne manquait pas de mordant ni de créativité, le cinéaste signe ici une réflexion verbeuse, statique et léthargique sur le jeu d'acteur à travers la fascination d'une actrice émérite obsédée par son âge pour une débutante ambitieuse accro aux réseaux sociaux.

Truffé de longueurs risquant d'en assommer plus d'un, *Sils Maria* comporte malgré tout quelques moments de grâce hypnotique lorsqu'Assayas se perd en contemplation devant le serpent de nuages glissant majestueusement dans la vallée de l'Engadine, jolie métaphore du passage inéluctable du temps.

Collaboratrice
Le Devoir

MÉTROPOLE FILMS

Assayas signe une réflexion verbeuse et statique sur le jeu d'acteur qui passe par la fascination d'une actrice (Binoche) obsédée par son âge pour une débutante ambitieuse.

★★★★
« Une comédie décapante. »
Odile Tremblay, Le Devoir

« Mon coup de cœur pour 2015. »
George Privet

64^e International Film Festival Forum
Tribeca International Film Festival
Mention spéciale du Jury
Meilleur scénario

L'ENLÈVEMENT DE MICHEL HOUELLEBECQ
UN FILM DE GUILLAUME NICLOUX

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

version française avec sous-titres anglais
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN
CINÉMA LE CLAP
CINÉMA DU PARC
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS
3575 Du Parc 514-281-1900

LE DEVOIR métropole
Films Distribution

INVITENT 100 PERSONNES À LA PREMIÈRE DE

« UN HOMMAGE À LA BEAUTÉ DE LA PLANÈTE »
Télérama

GAGNANT D'UN CÉSAR MEILLEUR DOCUMENTAIRE
UN CERTAIN REGARD FESTIVAL DE CANNES
EN NOMINATION AUX OSCARS MEILLEUR DOCUMENTAIRE

LE SEL DE LA TERRE
Un voyage avec Sebastião Salgado
un film de Wim Wenders et Juliano Ribeiro Salgado

LE MARDI 21 AVRIL À 19H AU CINÉMA BEAUBIEN
(2396, rue Beaubien E.)

POUR PARTICIPER, VISITEZ LE concourismetropolefilms.com

La promotion aura lieu sur le site web du 10 au 13 avril inclusivement et le tirage se fera le 14 avril 2015. 50 gagnants recevront par la poste une invitation pour deux personnes. Règlements disponibles chez Annexe Communications.

AU CINÉMA LE 24 AVRIL
metropolefilms.com

Official Selection 2015
sundance
Official Selection 2015
hotdocs

« Troublant, fascinant »
- Patrick Lagacé, La Presse

« Moderne & Romantique »
- Le Devoir

UN FILM DE SOPHIE DERASPE
LE PROFIL AMINA

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!